

Avertissement : La conversation restituée ici fut enregistrée en avril 2015. Les protagonistes de ce document sont des directeurs d'établissements culturels. Cet échange pratiqué à bâtons rompus et en toute franchise, donne une image assez précise des préoccupations et problèmes institutionnels vécus depuis l'intérieur par leurs directeurs qui par ailleurs sont aussi des artistes. La lecture de ces pages est assez pénible tant il n'y est quasiment question de rien si ce n'est une forme appliquée de mépris de classes, de plus valus narcissiques et de connivences. On y apprend quand même que les licenciements sont la solution au problème de l'art et du fonctionnement des « baraques » et que la politique serait devenue une sorte de commérage managérial basée sur des échanges de bons procédés. Ce document n'est pas exsangue de problèmes posés mais la tonalité générale et l'absence réelle de profondeur disqualifient l'ensemble de cette « rencontre ». Nous ne doutons pas de l'authenticité de ces propos, ils sont effrayants. Nous avons appris ces dernières années que des substrats éthiques jadis aussi inconciliables que l'opportunisme et la sincérité travaillaient désormais main dans la main. Le président Macron est la clef de voûte de cette nouvelle moralité.

RENCONTRE

Avril 2015

Stanislas Nordey : Directeur Théâtre National Strasbourg (TNS)

Bertrand Salanon : Secrétaire général du TNS

Rodrigo Garcia : Directeur Centre Dramatique National (CDN) Montpellier

Nicolas Roux : Directeur adjoint CDN Montpellier

Philippe Quesne : Co-directeur Théâtre des Amandiers Nanterre

Nathalie Vimeux : Co-directrice Théâtre des Amandiers Nanterre

Marie-José Malis : Directrice Théâtre Commune Aubervilliers

Stanislas Nordey : J'essaie de voir ce qui nous rassemble, c'est à dire ne pas prendre ces CDN et re-faire ce qu'il y a eu avant mais faire autre chose. Est-ce que c'est ça que demande le ministère ? Je pense que non. Moi quand j'ai été nommé au TGP (Théâtre Gérard Philippe, CDN de Saint Denis), je n'ai pas été nommé pour mon projet mais parce que j'étais partout dans la presse. C'était une chose d'opportunisme. Et quand Robert Cantarella a été nommé à Dijon, il venait de faire un « hit » à la Colline (Théâtre de La Colline, Paris) qui était le *Georg Kaiser*. C'est ce que je disais à Jean Bellorini (Directeur actuel du TGP) il y a pas longtemps, qui bosse bien je crois... c'est bien ce qu'il fait. Ce n'est pas pour faire une chose dépressive, mais quand j'ai pris le TGP je savais que mes heures étaient déjà comptées. Faisant un projet radical, je n'allais pas durer longtemps. Pour moi à la tête de ces maisons là... j'ai toujours pensé qu'on ne pouvait pas faire bouger ces institutions là en profondeur.

Rodrigo Garcia : C'est vrai ?

Stanislas Nordey : Oui je le pense profondément. Il y a tellement de permanents dans la maison. On peut faire des inflexions à un moment donné, et ça ne veut pas dire qu'il ne faut pas le faire. Quand j'ai fait Saint-Denis, je me suis dit : il faut poser cette chose là.

Nathalie Vimeux : Elle commence bien cette réunion...tu nous plombes direct.

Stanislas Nordey : Non mais c'est intéressant de dire ça. Je pense que ces institutions sont faites pour se... j'avais parlé de charges notariales ! Là je me pose la question sur l'école du TNS (École supérieure d'art dramatique attachée au TNS). Est-ce qu'elle doit servir à former des jeunes acteurs et jeunes metteurs en scène pour qu'ils rentrent dans l'institution et qu'ils la nourrissent sans la remettre en question ? C'est ce que l'État demande. Je ne dis pas que c'est ce qu'il faut faire. Dès qu'on fait un pas de côté, par exemple Pascal Rambert (Metteur en scène, écrivain, ex-directeur du CDN de Gennevilliers)... Je trouve ça très intéressant ce qu'il a fait à Gennevilliers, et si on avait pas eu un coup de pot absolu en faisant *Clôture de l'Amour* (écrit

et mis en scène par P. Rambert avec S. Nordey & A. Bonnet), je pense que Pascal n'était pas nommé. Au niveau de la fréquentation, du machin, etc... C'est juste en préambule, voilà ce que je peux dire : je pense que l'État n'est pas un partenaire et un complice dans la ré-invention de ces lieux-là. L'État n'en a pas envie, ça lui fait peur.

Rodrigo Garcia : On nous a dit le contraire.

Nathalie Vimeux : Il y a quand même quelque chose qui a un petit peu changé, c'est peut-être un discours plus nuancé là-dessus. Et surtout : qu'il n'y a plus d'État. Quand tu dis la parole d'État, ça ne veut plus rien dire aujourd'hui.

Marie-José Malis : Moi l'idée que j'avais puisque justement on le sait : renouons avec ce qui est arrivé quelques fois dans l'histoire du théâtre. Pas souvent, mais où ce sont les artistes qui font des propositions presque constitutives. Sur la question du cahier des charges, ma conviction, c'est qu'il faudrait faire une déclaration très simple qui est que : « à ce stade là, chacun des lieux, des CDN, des Théâtres Nationaux éventuellement, soit un prototype d'une nouvelle manière de faire ». Qu'on ré-ouvre une ère expérimentale. C'est peut-être pas des termes qu'il faut employer avec le Ministère, mais en tout cas qu'on nous invite à développer des prototypes dans nos lieux. Ce qui veut dire avoir la possibilité de choisir où on veut mettre la mission et l'accent. Du coup, qu'il y ait toute une partie du cahier des charges avec laquelle on ne nous emmerde pas... C'est ce que tu fais Rodrigo je crois. Un prototype, l'idée du contemporain etc... Mais que du coup, ça soit clairement déclaré et avec les moyens cohérents du projet. Pour moi c'est une idée qui vaut pour tous, qu'on bâtit chacun comme une nouvelle manière de faire qui soit modélisante, qui puisse être livrée à la réflexion de tous. En se disant que chez nous, on aura tenté ça, fait ceci ou cela. Dire que c'est comme ça qu'on veut s'y prendre. Ce qui veut dire qu'il y a des aspects de la mission qu'on ne va pas traiter parce qu'on peut pas tout faire en fait. En tout cas la déclaration par les artistes en disant que nous avons une certaine idée de ce qu'il faudrait : voilà ce qu'on propose.

Rodrigo Garcia : Il faut faire une déclaration en fonction de la singularité de chaque lieu.

Marie-José Malis : Ce qui va se passer je crois. C'est qu'on va avoir des directions très courtes.

Rodrigo Garcia : Oui je comprends, une chose exceptionnelle.

Marie-José Malis : Et après les mecs diront : «voyez les types qui voulaient les vrais artistes, ils ne peuvent pas diriger les lieux». Et j'ai peur qu'ils s'en servent pour faire la démonstration que désormais les lieux n'ont qu'à être dirigés par des intendants.

Philippe Quesne : Je ne suis pas sûr que ce soit le danger. Je vois ce que tu veux dire mais la question c'est qu'il y a toute une génération de gens pour qui reprendre la charge notariale est simple, facile, qui le font bien dans le genre. On ne peut pas dire qu'ils ne le font pas bien, ils perpétuent cette chose-là. Je crois vraiment que c'est configuré comme ça. Tous autant qu'on est. Bien sûr qu'on est nommé parce qu'on est des artistes géniaux et que le ministère nous a reconnu comme tels mais je ne suis pas sûr que ça soit exactement ça non plus. Comme moi, vous êtes pas mal dans les journaux, il n'y a pas de mystère. On est toujours nommé sur des choses réelles et sur du malentendu, je ne sais pas ce que vous en pensez. Il se trouve là qu'il y a eu un contexte de nomination qui doit être sous l'influence de Michel Orier qui a eu envie...

Stanislas Nordey : Je ne mettrais pas Michel Orier (Directeur général de la Création artistique au ministère de la Culture de 2012 à 2016) au crédit. C'est un hasard du calendrier, de choses successives.

Nicolas Roux : Je pense pas du tout que Michel Orier soit responsable de la nomination de Rodrigo.

Nathalie Vimeux : On donne trop d'intentions au ministère. Quand je disais tout à l'heure qu'il n'y a plus d'État, ce n'était pas juste pour dire que l'État s'effondre etc... Mais qu'au sein du ministère, ça ne parle plus d'une seule voix. C'est un peu nouveau. Avant tu avais une politique, puis une parole unique.

Aujourd'hui plus vraiment de politiques, mais des dissensions et des conflits dans les rapports entre la DRAC (Direction régionale des affaires culturelles), au sein même du ministère, les conseillers, etc... Il me semble que c'était plus univoque avant. Dans le cas de Philippe Quesne, c'est pas du tout Michel Orier c'est sûr. Je crois qu'il y a quand même à chaque fois un peu de hasard. Je ne pense pas que ça vienne d'une vision politique qui dirait : «on va tout rénover d'un coup». C'est un hasard de calendrier qui fait qu'il y a eu beaucoup de nominations au même moment. Il y a sans doute un peu l'envie d'un renouvellement. Même si ça n'aboutit pas et que ça patouille, il y a quand même depuis quelques années cette idée de changer les labels, etc... Dans le discours, la réflexion est entamée en tout cas.

Nicolas Roux : Et le respect de la durée des mandats, c'est extrêmement important, qui n'a jamais été appliqué ? C'est ce qui a fait que Martinelli (Directeur Théâtre des Amandiers 2001-2014) est parti, par la force avec laquelle ils l'ont affirmé.

Stanislas Nordey : Si on est sur la question du projet : est-ce qu'il y a les moyens de mener ces projets là ? Et est-ce qu'ils seront soutenus par les gens qui vous ont nommé.

Philippe Quesne : Si on résume en France la question théâtrale qui n'a pas été rebattue malgré cette crise comme l'a vécu la Flandre quand ils ont complètement redistribué le système. Ce paysage français constitué d'artistes qui ont envie d'y aller, conjoint avec des scènes nationales, c'est un petit peu servir de laboratoire. Exemple du TGP, pour toute notre génération, tu envoyais au casse pipe...

Stanislas Nordey : Mais c'est un contre exemple. Au moment du TGP, le ministère ne voulait absolument pas... Ils n'ont jamais lu mon projet.

Marie-José Malis : Mais c'est parce qu'il a échoué en partie qu'il n'est pas resté un modèle pour nous...

Stanislas Nordey : On le savait dès le début. Ce que je veux dire, c'est que tu ne travailles pas de la même manière. On se disait avec Valérie (Lang) au début : on va tenir le temps qu'il faut tenir. Mais vu ce qu'on pose, on va pas tenir si longtemps ça. On le pensait même physiquement je crois. Quand tu veux changer un lieu, c'est épuisant... après trois ans et demi je me suis retrouvé un mois à l'hôpital. Il y a des immobilismes partout, dans les conventions collectives et tout ça... Dès que tu as des problèmes de public, tu commences à devenir marteau parce que tu culpabilises vis à vis des artistes que tu accueilles, de tout le monde... Tout en t'ayant dit : prenez tous les risques, on attend des artistes qui prennent des risques !

Philippe Quesne : Ce qui est sûr, c'est que quand tu avais été nommé, le paysage était vraiment éteint. Et on pouvait vraiment dire que tu servais d'alibi éprouvette. Il y avait une opportunité conjoncturelle où dix ou quinze lieux pouvaient changer, dont dans les façons de diriger, selon les artistes qui veulent bien y aller. Je vois bien cette année, ceux qu'on a pris à Nanterre, c'est ceux qui n'ont jamais candidaté. De Joël Pommerat à Gisèle Vienne. Il y avait beaucoup de ça comme effet de com', mais très vite les singularités sont oubliées. Elles ne sont pas réaffirmées en tout cas, elles sont très vite lissées et voilà qu'on demande à un CDN de faire la même chose qu'une Scène Nationale. Il y avait des politiques tarifaires qui étaient très françaises et très sournoises - ne pas voir la réalité économique du prix de places, avec des hiérarchies étudiants / bourgeois ancrées depuis Louis XIV dans notre culture. Et en même temps il y a pour eux soit disant une impression de paysage réparti avec un peu des trucs risqués dans les banlieues.

Stanislas Nordey : Ce dont je peux éventuellement témoigner. Profondément, après l'expérience de Saint-Denis, je me suis dit que ces lieux étaient des mouiroirs.

Nathalie Vimeux : Mais tu as pris la direction du TNS...

Stanislas Nordey : Je m'étais dit : si je reprends un truc un jour, je prends un National, parce que tu as un tout petit peu plus de... et puis il y avait l'École. L'expérience que j'ai de Saint-Denis, c'est qu'on ne peut pas changer de l'intérieur ces lieux là. Soit on fait une expérience qui est éphémère. Soit tu fais des aménagements très à la marge.

Marie-José Malis : Oui, mais tu étais seul. La bonne nouvelle, ce qu'on peut éventuellement changer à ce diagnostic, c'est qu'on est là. Moi si tu veux je pense qu'on a rien à perdre en fait. En revanche qu'on a quelque chose à gagner. Je pense qu'il faut faire des propositions très pragmatiques. Je vais dire n'importe quoi : on propose des lieux laboratoires ou prototypiques, filez-nous tant de moyens pour développer tel aspect de l'expérience. Moi je ne veux pas interioriser la limite économique. Je pense qu'il faut des propositions très concrètes, organisationnelles et pragmatiques et on voit ce que ça donne. Sinon on fera toujours un peu le même constat mélancolique. On a des aventures individuelles à vivre, courtes, et qui ne changeront rien.

Stanislas Nordey : Qui peuvent changer des choses aussi, je ne suis pas d'accord quand tu dis que ça ne change rien. Je pense qu'on a fait des choses au TGP qui en ont bougé d'autres. C'est pas la même chose de changer doucement des trucs... moi j'aimerais m'atteler à un truc, qu'on pourrait faire ensemble d'ailleurs. Je voudrais m'attaquer à l'absurdité avec laquelle les publics scolaires sont convoqués en France. Je trouve que c'est un chantier énorme. C'est ce qui fait que les scolaires ne vont voir que Dom Juan, Tartuffe et tout ça. Et la manière dont on les y amène. Bien sûr que des alliances sont possibles, mais la question de l'argent, c'est pas la principale.

Marie-José Malis : Mais pour moi non plus. Je veux juste qu'on reconnaisse que je suis là pour tenter un projet. Un projet, c'est une détermination, un champ, une organisation, des fins et des moyens, une stratégie tu vois. Et je veux qu'on le reconnaisse.

Stanislas Nordey : Mais en t'ayant nommé, on l'a reconnu de fait. On pourrait dire ça.

Marie-José Malis : Non.

Bertrand Salanon : C'est ce que le ministère nous dit.

Nicolas Roux : Oui le ministère il nous dit : écoutez, vous pouvez faire *Humain Trop Humain*, faites-le. Et à un moment donné il va dire : on va voir les résultats, ce que ça fait. J'entends ce que tu dis, mais la singularité de ton projet elle est... tu es là, et maintenant que tu es là ils vont te dire : faites ce que vous voulez faire.

Marie-José Malis : Sauf que moi, au moment de le faire, je dois prendre des décisions que je ne peux pas prendre seule en fait. D'organisation d'équipe par exemple. Et comme je ne peux pas le faire seule, du coup je ne pourrais faire que du bricolage qui fasse qu'à la fin je me sois beaucoup fatiguée, j'aurais l'impression d'avoir beaucoup défigurée mon idée et abîmée mes espérances. Alors que je pense que avec la possibilité d'une organisation plus claire des fins et des moyens, je peux délivrer une chose qui est bonne pour moi et bonne pour tous. C'est ce que je veux tenter, c'est tout. Je veux tenter une clarification. Après si on nous dit qu'on est complètement cinglés, ce n'est pas grave. Je pense qu'on a rien à perdre.

Nicolas Roux : Mais ce qu'ils peuvent toujours te dire, et c'est de bonne guerre, c'est que «quand vous aviez posé votre candidature, vous saviez où vous alliez...»

Marie-José Malis : Comme beaucoup j'ai été nommée pour de très mauvaises raisons. La procédure était corrompue, je ne devais pas être nommée mais comme la personne pressentie s'est effondrée... Mais moi, dans notre lettre de candidature avec Frédéric Sacard, on a dit qu'on y entrait parce qu'on voulait travailler à la réforme de ces lieux. On est tous les mêmes, on avait quand même des candidatures où on prétendait changer les lieux. On ne prétendait pas les gérer tels qu'ils sont. Et d'ailleurs c'est ce qu'on dit toujours : à cet égard le ministère est enthousiaste. Il dit que c'est super, génial, allez-y, etc... Le pacte rhétorique c'est celui-là : «c'est superbe que de gens comme vous viennent dans les lieux, c'est de ça qu'on a besoin. Allez-y foutez tout par terre et recommençons». Moi c'est juste pour pousser une clarification jusqu'à une littéralisation de ça, et voir comment on s'organise en terme de stratégie.

Nathalie Vimeux : Après, ce qui a changé un peu entre ton arrivée au TGP et aujourd'hui, c'est que premièrement il y a eu «l'expérience du TGP», et que c'est une référence importante pour nous tous, que

ça a eu lieu, qu'on a plus de recul maintenant par rapport à ce qui s'est passé, pourquoi ça a échoué, etc... Effectivement même si c'est un peu de hasard et de conjonctures comme l'arrivée de Marie-José, et même si maintenant ils récupèrent un peu le truc après-coup en disant avoir eu cette volonté de renouvellement, c'est tout de même pas tout à fait ça. Maintenant c'est un fait qu'il y a ce renouvellement qu'ils ont un peu envie d'assumer mais qu'ils accompagnent très modérément dans la mise en œuvre de chacun des projets.

Nicolas Roux : Moi je pense qu'ils n'ont pas du tout envie de l'assumer. Ils s'en foutent.

Nathalie Vimeux : Quand on regarde les projets de près, ils sont tous très différents. Le point commun est peut-être effectivement de changer ces institutions, et le côté prototypique de chaque projet c'est aussi le fait qu'il n'y a plus d'artistes qui prennent les lieux comme s'ils étaient des compagnies avec un lieu. C'est quelque chose de nouveau me semble t-il, qui est un point commun à tout le monde. Une fois qu'on a dit ça, quel est l'intérêt de mener cette réflexion ensemble ? Je pense que de toute façon c'est intéressant d'en discuter quoi qu'il arrive, ça fait du bien de le faire et ça lance des réflexions. Après, des stratégies vis à vis du ministère, quels objectifs, et sur quels points on aurait envie d'avancer : est-ce que tout le monde y voit un intérêt, c'est une autre question.

Stanislas Nordey : Si on ne parle pas langue de bois, ce qu'on aimerait tous c'est de pouvoir faire un plan de licenciements massifs. En vrai. Le problème de ça, c'est qu'on ne programme pas pendant une saison... ça peut se faire. Et c'est logique puisque tu as des rêves massifs dans nos théâtres et les autres. Mais est-ce que c'est pas ça le vrai problème je veux dire.

Nicolas Roux : Pour nous moins, ce n'est pas le problème principal. Mais c'en est un.

Philippe Quesne : Nicolas, vous parliez dans votre projet d'une expérience à moindre mesure. Quand Stan(islas Nordey) s'est proposé d'arriver avec plus d'une dizaine d'acteurs, ne serait-ce qu'en artiste invité chez Jean-Pierre Vincent à Nanterre... Rappelle-toi. Dans le projet de Rodrigo il y a l'idée, avec tes quatre ou cinq interprètes... Mais quelle conscience le ministère a-t-il de vos latitudes? Robert Cantarella (co-directeur du CENTQUATRE à Paris 2005-2010) à Dijon, je faisais partie de son équipe permanente, c'était un jeu avec les finances du théâtre. Le ministère a trouvé l'idée géniale de Robert, mais ne s'est jamais demandé comment Robert arrivait à mettre huit acteurs, un scénographe, un dramaturge... pour le même prix ! C'était déjà du bonus ! En terme de com' : parfait. Un metteur en scène fait croire qu'il vient avec une bande permanente, piquée sur de l'action pédagogique pour un acteur, ou piqué pour moi parce que je faisais des cours aux Beaux Arts... Si tu veux, on a pas la place nette quand on arrive. Et pourtant on est ceux qui aimeraient la rendre *clean* quand on part. Je me dis que c'est comme un projet de spectacle, Orier ne trouvait pas ça excitant. Moi ça me rassurait de penser le temps d'un spectacle. Souvent entre recherche d'argent, répétitions et tournées, c'est quatre ans. Le temps d'un mandat de CDN. Mais ça me rassure dans le fait de m'engager à candidater. Après tout on en chie tellement à faire un projet, pourquoi ne pas tenter ? Donc si vous nous attendez à ces endroits de candidatures, faites-nous confiance : on est déjà réaliste ! On va jouer avec le cadeau empoisonné, on ne peut pas contourner les licenciements, ou faire ceci cela. Ce serait de la dynamite. Ou alors on se réunit tous et on dit qu'on a tous des plans de licenciements. Mais c'est pas ce qu'on veut faire, c'est pas l'essentiel des choses. Remettons en question le système général.

Stanislas Nordey : Ceci dit c'est pas ce qu'on veut faire. Moi c'est ce que je trouve intéressant. Tout d'un coup tu aurais une trentaine de directeurs de CDN qui diraient «le modèle du Centre Dramatique National est mort» : ça serait formidable. Là, ça serait une vraie chose.

Nathalie Vimeux : Oui. Mais il n'y en aura pas trente c'est sûr.

Stanislas Nordey : Après c'est la question. Est-ce que finalement la question pour nous qui sommes là, c'est juste les traits spécifiques qui peuvent se parler ou est-ce que c'est plus large ? Peut-être. Dans les autres lieux, il y a des gens pas inintéressants il me semble. Est-ce que c'est au delà de nous ? De ce que j'en sais, la proposition de Rodrigo est peut-être la plus radicale de nous tous dans l'affirmation. Mais si on veut être fort par rapport au ministère, il faut un *lobbying* fort !

Rodrigo Garcia : Je pense que chaque maison à son propre problème. Notre problème n'est pas le Ministère de la Culture. Notre problème c'est la Région. Comment faire pour que la région soit avec nous et pour nous ? On travaille à ça.

Nicolas Roux : Par «Région», il l'entend au sens du local.

Nathalie Vimeux : Au sens du local, des partenaires politiques et tutelles ?

Nicolas Roux : Des collectivités, du département.

Nathalie Vimeux : Enfin, que ce soit au niveau local ou national peu importe d'une certaine façon. Quand tu dis que ce qu'on voudrait tous faire, c'est un grand plan de licenciements... euh... oui, pour aller vite. Mais il y a aussi à sortir du schéma établi hyper-administratif dans lequel il faut toujours rentrer... le cahier des charges, un peu ce que tu disais Marie-José tout à l'heure. Comment ils peuvent assumer que ce n'est pas un cahier des charges qui est le même pour tout le monde, mais que c'est à chaque fois un projet particulier et spécifique à chaque fois.

Marie-José Malis : Je ne suis pas sûr de ça en fait. Dire un plan de licenciements, moi je suis d'accord. On avait souligné un truc historique qui mérite d'être dit. Les premières générations dans les dix ans qui viennent de s'écouler et qui arrivent dans les baraques avec des équipes complètement constituées, saturées, et on a absolument pas de marge de manœuvre pour constituer nos équipes.

Stanislas Nordey : Oui mais là tu parles à nouveau de licenciements.

Marie-José Malis : Oui je parle de licenciements. Mais je veux dire : pourquoi est-ce que nous qui dirigeons les lieux nous ne pouvons pas avoir une idée de ce que doit être l'embauche, le contrat de travail, la constitution d'une équipe qui serve une aventure artistique... Pourquoi est-ce qu'on doit s'interdire de le penser ? D'autant plus que historiquement, on vit quelque chose de très particulier. Je veux dire que nos prédécesseurs ont pu, un tant soit peu, constituer leurs équipes.

Stanislas Nordey : Pas les récents mais les grands-pères. Jean-Pierre Vincent quand il arrive à Nanterre, il ne change pas tout l'équipe. Il prend l'équipe en place.

Marie-José Malis : Moi je peux parler de Bezace (prédécesseur de MJ Malis au théâtre de La Commune). Il arrive, ils étaient 12, il s'en va, ils sont 26 si tu veux.

Nathalie Vimeux : Et ça je pense que Jean-Pierre aurait eu la possibilité de le faire. On était à une époque où on remettait les ardoises à zéro, et on faisait des chèques au nouveau directeur pour qu'il fasse ce qu'il a envie de faire.

Nicolas Roux : Cela correspondait à une époque où la création était beaucoup plus présente dans les Centres Dramatiques. Les équipes se sont constituées aussi en fonction des projets, les gens n'étaient pas engagés à rien faire. Ce qu'il faut affirmer à mon avis, plus que des licenciements, c'est ré-affirmer la permanence, l'artistique au sein des maisons qui va justifier le travail des équipes qui nous apparaissent un peu trop pléthoriques aujourd'hui parce que le travail demande quand même...

Stanislas Nordey : Mais c'est le cas de tous les Centres Dramatiques. Tu as, au mieux, un artiste permanent.

Nicolas Roux : Je ne suis pas en capacité de dire : «on enlève huit personnes pour mettre huit acteurs et le CDN fonctionne». Ce n'est pas vrai. Il faut qu'on ait des moyens pour huit acteurs qui vont faire des créations qui donneront suffisamment de travail aux huit personnes qui seront là. Pour revenir sur l'histoire de la troupe, je reviens toujours à ce modèle, qui à mon avis était le modèle qui a marché à Valence. Il y avait huit ou neuf acteurs qui étaient financés par la Région, une école qui était l'ENSATT, et l'État. Et on avait réussi à faire un fond si tu veux. Là oui travailler pour l'emploi. Je pense que c'est en plus un discours

aujourd'hui tout à fait entendable. On parlait hier des 90 millions d'euros mobilisés pour le fond différé, ils vont essayer d'en garder une bonne partie au Ministère de la Culture pour avoir des moyens par rapport à la permanence, parce que visiblement ça va repartir dans un autre crédit. C'est une chose, si on a un discours commun sur la réaffirmation de l'artistique dans les lieux, pour faire exploser le modèle du CDN par sa réaffirmation encore plus forte. Là oui, cela justifie les boulots. Après, il y a les histoires de conventions collectives, il faut en parler parce que c'est un vrai problème. On atteint des sommets dans les CDN.

Stanislas Nordey : La question de la permanence artistique, la question du répertoire contemporain, de l'abandon de la vénération du patrimoine dans les textes, ça je pense que c'est des trucs qui peuvent effectivement être portés à plusieurs, collectivement.

Philippe Quesne : Et les conventions collectives qui alourdissent.

Stanislas Nordey : Le problème c'est que là tu te heurtes directement au droit du travail.

Philippe Quesne : Ils sont inquiets. Je les trouve complètement à l'ouest sur ce sujet. Par rapport aux dernières nominations, moi je sais très bien que ça a pesé le fait que je sois mobile et que je diffuse. Ils ne se sont pas posés deux secondes la question que c'était à Nanterre qu'on allait se retrouver.

Stanislas Nordey : Tu vas moins diffuser à Nanterre.

Philippe Quesne : Mais le pire c'est que ça va, ils m'ont félicité. Mais maintenant ce que je trouve malheureux c'est de devoir rentrer au chausse pied. J'en parlais pour un tout autre genre de projet. Marcial Di Fonzo Bo (Directeur CDN La Comédie de Caen) et *Les Lucioles* ont toujours tourné et ils se tapent la même convention à Caen.

Nicolas Roux : Et qui doit le prendre en charge ? Pardon de le dire mais le SYNDEAC (Syndicat des entreprises artistiques et culturelles), c'est le syndicat des directeurs de théâtre. Ils sont tous conscients que c'est un problème majeur mais il ne le diront jamais. Politiquement c'est inexprimable.

Bertrand Salanon : Je pense que c'est une question de stratégie syndicale. Comment tu gardes la CGT comme alliée dans les négociations conventionnelles. C'est pas tant une question de fond, mais comment tu es à plusieurs.

Stanislas Nordey : Je ne suis pas sûr que la plupart des directeurs en France aient envie d'avoir de la permanence.

Nicolas Roux : Non pas du tout. Mais tu peux être sûr que le point commun entre les directeurs de théâtre, c'est cette vision des conventions et des accords entreprises qui bloquent le théâtre. Et la part de technique on va dire dans le coût artistique a pris tout le coût des spectacles au fur et à mesure des années. C'est une chose partagée par tout le monde.

Stanislas Nordey : Sauf que tu vois tous les administrateurs, dès qu'il y a un problème la plupart du temps, ils ont plutôt tendance à lâcher qu'à rester ferme sur toutes les négociations. Par truille du conflit.

Nathalie Vimeux : C'est ce qu'on (fait ?) de l'histoire de Nanterre et de l'achat de paix sociale.

Stanislas Nordey : La paix sociale elle s'achète un peu partout en général.

Nicolas Roux : Oui parce que on est dans un système subventionné et que c'est plus facile de l'acheter que dans un système privé sans doute. Mais c'est un point commun tellement partagé, qu'il suffirait de manière habile plutôt que frontale d'expliquer cette chose là. Il suffirait qu'ils sortent des discours qui soient enfin partagés par une caisse de résonance comme le SYNDEAC et qui affirment à un moment qu'un technicien n'est pas comme un artiste. C'est pas le même métier, pas la même précarité ni le même marché du travail.

Un régisseur son peut travailler en théâtre en danse en opéra, tandis qu'un comédien travaillera toujours sur un plateau de théâtre et que son champ de travail n'est pas le même. Les cachets ne sont pas les mêmes entre les artistes et les techniciens. Etc... Je prends dans la liste des aberrations. Et puis on monte avec les CDN, et on atteint des choses impossibles. J'ai payé des techniciens six milles euros par mois pour faire des tournées. Et je n'avais pas le choix, c'était signé. Qu'est-ce que tu veux faire ? Ce sont des choses concrètes qui avec le temps ont vraiment mangé nos espaces de création.

Bertrand Salanon : Une petite question quand même. Quand Stanislas a évoqué le fait de se séparer d'une partie des équipes, vous étiez tous d'accord. Mais est-ce que pour vous c'est un problème quantitatif ou qualitatif ?

Nathalie Vimeux : C'est justement pas un problème quantitatif. La preuve, c'est que vous n'avez pas de question d'une équipe pléthorique.

Rodrigo Garcia : C'est qualitatif ! Nos travailleurs sont très vieux. Ils sont dans les mêmes CDN depuis vingt-cinq années !

Philippe Quesne : Sur Nanterre pour donner l'exemple, pour une équipe de cinquante personnes, il y en a treize qui sont à plus de soixante deux ans.

Stanislas Nordey : C'est pas forcément une question d'âge.

Philippe Quesne : Oui bien sûr. Imaginons que ces personnes demanderaient d'elles-mêmes leur pré-retraite, ce n'est pas pour autant qu'il ne faudrait pas un certain nombre de gens pour l'ambition artistique du projet. Là c'était typique, la ville qui dit : «S'il y a ces départs là, contre douze vous n'en engagez que huit. On est d'accord ?» Et on devrait dire non. Il n'y a que deux filles à la prod. Cela ne veut pas dire qu'il faut diminuer. Peut-être que contre trois régisseurs généraux, on prendrait deux régisseurs généraux et un dramaturge... On aurait le même nombre à la fin pour mieux défendre la création.

Nathalie Vimeux : La question c'est celle du projet artistique en fait. Ce qui n'est pas intégré du tout aujourd'hui : tous les permanents d'une maison, ce sont eux qui devraient être intermittents d'une certaine façon.

Stanislas Nordey : Je suis archi d'accord avec ça. Aujourd'hui les gens dans la plus grande précarité ce sont les acteurs. Valérie Lang, avant de décéder, disait : «ça fait vingt ans que je travaille dans le théâtre public, au TNB (Théâtre national de Bretagne) et la comptable est mieux défendue au niveau des remboursements de santé que moi.» Pour moi le vrai truc politique ce serait de dire : tout le monde est permanent, ou personne ne l'est ! Ce serait ça. Je m'énervais tout seul cinquante mille fois au TNB quand je venais réclamer des trucs et que la compta me regardait de haut. Je lui disais : «Mais tu es qui toi ? Tu ne serais rien sans moi. Je suis sur les plateaux.» Au fond moi il me semble que c'est ça. C'est pas qu'il faille remplacer des gens plus ou moins biens, mais c'est le fonctionnement général du truc. Qui fait que les mecs qui sont chez vous et partout ailleurs, je vois le cas de Vincent Baudriller (Directeur avec H. Archambault du Festival d'Avignon 2004-2013 puis directeur du théâtre de Vidy à Lausanne depuis 2013) , ils le regardent tous et ils se disent qu'il va durer trois ans.

Nathalie Vimeux : À chaque fois c'est des questions différentes. Si le projet artistique était remis au centre : tout devrait en découler. Et quand tu arrives avec un projet, tu arrives avec toute l'équipe. Une équipe pas seulement d'artistes.

Stanislas Nordey : Je suis d'accord et je trouve ça très juste en vérité, mais ça il faudrait le dire avant. Au moment des short-listes. En disant : «On ne rentre dans ces lieux qu'à la condition de...» et qu'il y avait tout d'un coup une grève des nominations. Le problème est un problème de légitimité, on a tous signé ce qu'on appelle un contrat.

Marie-José Malis : Mais ça n'empêche pas...

Stanislas Nordey : Je trouve que c'est super important. Si on se dédouane de se dire ça, on rate une étape. On est tous des gens géniaux, voilà, mais on a tous fait un numéro de séduction à un moment donné pour être choisis. Ou on a au début dit qu'on allait faire avec ces personnes.

Nathalie Vimeux : Tu as l'expérience. Sans être naïve, tu as tout à fait raison mais je pense qu'aucun de nous ne mesurait pleinement ce que ça signifiait et que de toute façon maintenant c'est fait. Alors soit effectivement, on ne prend pas la parole là-dessus parce qu'on avait qu'à l'ouvrir avant, soit on se dit...

Stanislas Nordey : Mais je trouve ça intéressant, ça peut-être un préambule de dire : « on ne nous a pas préparés à ça, voilà l'état aujourd'hui ». En primo-arrivant, il y a peut-être une parole passionnante de ce point de vue là. On découvre des outils qui sont ingouvernables en fait.

Nathalie Vimeux : C'est ce qu'on nous a dit hier en fait, «On le savait».

Philippe Quesne : C'était «On vous avait prévenu» et «vous n'avez pas pris assez d'initiatives».

Nathalie Vimeux : On rêve là. On aurait dû licencié dix personnes.

Philippe Quesne : Oui, et on nous dit : «Ah et vous nous le dites que un an après ? Dix personnes qui fâchent ? On attendait que vous nous appeliez la deuxième semaine».

Nathalie Vimeux : Sauf que deux semaines avant, on leur avait dit que pour s'en sortir, il fallait fermer pendant six mois. En gros, on avait presque interdiction de fermer pendant six mois pour régler la question. Et quand on leur dit qu'on ne peut pas continuer comme ça un an après et qu'il faut faire un truc, on nous dit qu'on le savait déjà. Alors oui, on le savait un peu on en convient. Sauf qu'on avait peut-être pas mesuré ce que ça signifiait au quotidien et ce que ça pouvait représenter pour la mise en œuvre du projet. Et que par ailleurs vous saviez mieux que nous. En même temps ils savent sans savoir. Tu sens bien qu'il y a tout un truc pédagogique encore à faire pour qu'ils prennent aussi conscience de la réalité de ces maisons. Ils ne t'accompagnent plus après, et en plus si tu mets un plan de licenciements, ils ne t'accompagnent pas plus.

Philippe Quesne : Ni les départs à l'amiable. Des gens qui auraient dit « on s'en va » et qui coûtent aussi en départ. Trois départs de la direction qui n'étaient pas dans le projet et qui partent, on l'a découvert ; c'était normal ils suivent Jean-Louis Martinelli. Pourquoi le ministère n'anticipe pas des choses comme ça ?

Philippe Quesne : Il y a un scandale, quand je vois comment on nous faisait chier en compagnie pour 5 000 euros de hors budget, que l'on voit là des contrats qui ont été signés avant que Jean-Louis se barre, un graphiste qui nous réclame 100 000 euros parce qu'on a changé de graphiste, oui désolé, on a changé de graphiste, que le ministère ne soit pas outillé pour voir ça, alors qu'ils sont en train de laminer les compagnies à la suite de prêts sur des petites sommes, c'est quand même un scandale de politique publique.

Stanislas Nordey : Oui, mais c'est parce que là vous comptez sur... vous mettez de l'espoir... C'est pour ça que je posais tout à l'heure la question : est-ce que vous pensez que vous aviez été vraiment choisis pour votre poste ? C'est important de le savoir au début ! Moi, de m'en être rendu compte vite qu'ils avaient choisi le Petit Prince de l'Institution et pas le projet, cela m'a permis de savoir comment je travaillais, par exemple. C'est-à-dire que je n'avais rien à... Si ! Je pouvais avoir à attendre du Conseil général de Seine Saint-Denis, qui lui, avait choisi le projet. Et après, je pense que l'autre question, ici, qui est importante, c'est : Est-ce que là, ce dont on parle, c'est, les problèmes conjoncturels de chacun, comment est-ce qu'on les résout ? Ou est-ce que c'est, à plus longue vue, parce que c'est pas pareil quand on parle de cette chose-là de dire... Moi, par exemple, je trouve que le discours de dire même si c'est très problématique dans un temps de chômage etc... De dire aujourd'hui : "les plus précaires, c'est les artistes et que dans les maisons, les gens sont tout ça...", de remettre ça à plat, ça ferait se lever tout les théâtres de France parce que tous ces gens-là... Moi, je me rappellerai toujours Avignon, les intermittents en 2003, les derniers votes pour la grève, ça m'a toujours marqué profondément. Je dis pas que les gens se devaient voter la grève ou pas. La continuation de la grève a été voté à 70% par les techniciens, à 47% par les artistes et à 10% par les

administratifs. Cela raconte quand même quelque chose, c'est-à-dire les administratifs, que l'on soit pour ou contre la grève, après en 2003, les théâtres ne se sont pas soulevés, les personnels d'État ne se sont pas soulevés pour défendre les intermittents. Eux, jamais ! Donc la question là aussi de se... Parce que moi, je pensais quand même que le truc principal, c'est-à-dire que pour porter des projets, ce que vous dites là, pour porter des projets, il faut que la maison entière porte le projet sinon... Ce que je disais, vous êtes trois-quatre, on est trois-quatre à se battre, à se ruiner la santé, on fait avancer un peu les choses, mais pas tant que ça... La question de fond elle est celle-ci quand même, pour moi ! Mais par exemple, ça, est-ce que c'est une question...

Marie-José Malis : Moi je pense que c'est de la stratégie, c'est-à-dire que je pense qu'il y a dans les déclarations qu'on peut faire, en effet, ça, c'est-à-dire des déclarations qu'on peut estimer essentielles et radicales, voilà c'est le fond de l'affaire etc... Et qu'on peut livrer à la réflexion et après je pense que par stratégie, du coup, il y a les mesures compensatoires qu'on demande et qu'on peut obtenir et qui sont, en gros, ce que disait Nicolas. C'est-à-dire qu'il faut, de toute façon, travailler à un rééquilibrage de la présence artistique et de l'activité et si tu veux, de la présence administrative et fonctionnelle dans le théâtre parce que le hiatus est insupportable aujourd'hui, enfin. C'est plus possible, quoi ! Donc il faut, en effet, que cette réflexion soit débloquée si tu veux et qu'on ait la possibilité, à tout moins, en effet de renforcer artistiquement nos projets par de la présence artistique permanente.

Stanislas Nordey : Et pour compléter ce que tu dis, une chose très concrète, très simple... Chaque année, nous avons ce qu'on appelle la NAO, ce que vous devez faire, la présentation annuelle des salaires... Et Forcément on sait que chaque année, de manière inéluctable...

Bertrand Salanon : Et permanente ! On n'aide pas les acteurs qui viennent jouer !

Stanislas Nordey : Mais non, mais c'est une question extrêmement intéressante...

Nathalie Vimeux : Mais je peux te dire qu'on ne sera pas à 1,2%.

Stanislas Nordey : Non, mais quoi qu'il arrive, il y a une augmentation et chaque année on est obligé de la faire. Donc chaque année, on a des subventions qui restent stables voire qui baissent donc chaque année c'est la marge artistique qui... Donc c'est la capacité artistique qui est pris sur la partie dédiée aux artistes. C'est-à-dire que les permanents... et si demain... on remet le ministère devant ses propres responsabilités en disant : «Vous ne nous augmentez pas, vous n'augmenter même pas à auteur des 2% de chaque année, donc ...»

Nathalie Vimeux : Mais ça c'est le cas de tout les théâtres en France. Que ça soit aux CDN ou aux scènes nationales !

Stanislas Nordey : C'est un acte fort de dire...

Marie-José Malis : Ce n'est pas l'argument principal c'est juste que tu complètes...

Stanislas Nordey : Le gel chaque année fait partie de la subvention. Moi, ce que j'ai demandé par exemple, quand il y avait l'histoire du gel ; il provisionne toujours le gel sur l'artistique. C'est-à-dire que, moi je trouve que ce serait normal de provisionner le gel à 50-50 par exemple...

Nathalie Vimeux : Sur la masse salariale ?

Stanislas Nordey : Sur la masse salariale.

Nathalie Vimeux : Mais tu fais quoi ? Tu licencies des gens et ça te coûte plus cher ?

Stanislas Nordey : Mais ça, ça pourrait être quelque chose de simple. Que les théâtres disent que le gel, systématiquement il est à 50% sur l'artistique. Ça ne serait pas une décision scandaleuse, qui mobiliserait

tous les théâtres et personnels d'État parce qu'ils seraient concernés à chaque fois qu'il y a un gel et qui ferait peut être qu'il y aurait aussi la grande sociale qui ferait qu'il n'y aurait plus de gel pour que... Mais à force aussi de se coucher, parce que c'est aussi ça, à force de se coucher en disant : « Ah non, c'est forcément sur la masse artistique... », parce que c'est pas vrai que c'est forcément sur la masse artistique, le truc il est scandaleux, la paupérisation des acteurs aujourd'hui, elle est scandaleuse !

Nathalie Vimeux : T'as raison !

Stanislas Nordey : Le fait que les acteurs ont leurs salaires qui stagnent et qui la plupart du temps, baissent. Sans compter l'intermittence...

Nathalie Vimeux : Oui, t'as raison, mais peut être que ça veut dire que techniquement, il faut changer le code du travail. Enfin, c'est pas juste une décision politique au ministère de la culture ou une décision de directeur de théâtres ! Parce que concrètement et techniquement, tu ne peux pas ne pas mettre un gel sur ta masse salariale parce que dans le code du travail, tu as... Tu peux dire au ministère, tu peux le dire : « Faites attention, si le gel est appliqué, il y aura des mesures, qui seront, de virer, en tout cas de réduire le poste de machin, le poste de machin... »

Marie-José Malis : De même qu'il faut ouvrir notre gueule sur, je sais bien qu'on le résoudra pas... mais je pense qu'il faut ouvrir notre gueule sur les questions de sécurité avec des vocations débiles dans les théâtres et je pense que c'est à nous de le faire...

Philippe Quesne : La tension, les rapports de tension dans lesquels ça nous met... Je trouve que l'exemple de Stan est parfait, c'est-à-dire soudainement c'est horrible parce qu'on se met à porter une responsabilité de dire non à de l'artistique, sous prétexte qu'il y a un problème de 6%...

Marie-José Malis : C'est vrai !

Philippe Quesne : Un moment donné, t'imagines, parce que déjà on est des nantis auprès des baraques... C'est pour ça que la moindre déclaration pour dire qu'on n'a pas assez de thunes, je me vois pas dire ça. Je préférerais dénoncer pourquoi on a de la thune, je préférerais qu'on coûte moins, c'est plus être dans des propositions concrètes sinon là il y a tellement un écart entre... Marie-José, juste on a pris les maisons, il y a du taf, on va mourir, on travaille plus que les compagnies etc... Mais on ne peut pas se plaindre, comment dire, c'est plus intéressant d'utiliser ce genre de levier de discussion pour impliquer monde permanent et monde précaire, artistes et gens de la maison, les 6% ... »

Stanislas Nordey : Ça, l'opposition, elle est très interprétée et elle est jamais racontée...

Philippe Quesne : Voilà, elle est jamais racontée, je veux bien, les techniciens, ils me disent : « Oh la la, on a trop bossé, vous êtes passés de 22 spectacles et 8 avant, c'était quand même mieux ! ». Tu as envie de dire : « Non, mais attendez, en même temps vous remarquez qu'on a fait vivre plus d'artistes, répartis nos richesses pour lesquelles on est nommé ! »

Nathalie Vimeux : Comme je disais à la NAO, il y a deux jours...

Philippe Quesne : Cela nous aiderait...

Stanislas Nordey : Au moment du TGP, je devais être le plus gros employeur en France... et tout le monde s'en foutait...

Philippe Quesne : Non, mais parce que ça c'est des arguments en interne pour toujours se justifier et s'expliquer...

Stanislas Nordey : Non, mais je veux dire, en emploi artistique, j'ai employé énormément...

Philippe Quesne : Non, mais c'est vrai que l'autre jour, je vois un vieux schnok qui nous rappelle qu'il faut faire attention, est-ce qu'on a bien le volume intermittent des années d'avant ? Je lui dis : « Attends, tu te fous de ma gueule ! ».

Stanislas Nordey : Après ce qui est compliqué... Moi, j'ai une notion, quand j'étais au bureau... Parce que ça aussi, c'est de voir qu'est-ce qu'on en fait ! Parce que l'adversaire n'est pas seulement le... J'étais au Syndec pour faire bouger les trucs de l'intérieur, un moment donné. J'avais un peu d'influence et tout ça. Un jour, je suis arrivé, j'avais pris un texte qui disait : "Nous ne sommes rien sans les artistes", c'était un texte qui s'engageait à rien, mais qui était déclaratif de tous les théâtres en France, du personnel tout ça en disant : "Nous ne sommes rien sans les artistes". Il est pas passé en motion, il a eu 3 voix sur 12. Non, mais c'est intéressant parce que... Je demandais... C'était un truc qui disait simplement, dans la suite de ça, je voulais lancer ce chantier-là ; pour moi c'est le chantier principal, c'est ce chantier que, quand même c'est vrai que, je veux dire si il n'y a rien sur les plateaux, il n'y a personne dans les bureaux. On ne dit pas... Et le système, les artistes en général, quand ils sont... Je ne sais pas si ça vous le ressentez, mais... Les artistes en général sont très très mal accueillis en tournée. Les gens des administrations ne vont pas voir les spectacles, souvent... Et ça, c'est en plus. En plus la question de l'accueil, au-delà du truc, c'est-à-dire que... La déconsidération de l'importance des artistes dans les maisons est énorme et je crois qu'elle est énorme pour une raison toute simple ; c'est qu'il y a des gens qui sont là, qui de toute façon toucheront leurs salaires à la fin du mois, qui s'en foutent que ce soit machin ou machin, de temps en temps ils voient un spectacle qui leur plaît, qui est programmé dans leur théâtre et tout ça, c'est sympa, donc voilà... Quand moi je dis que ces lieux-là sont des choses mortifères, c'est dans leur organisation d'aujourd'hui parce que l'administratif et le technique... Mais moi je dirais, je suis un peu moins sévère sur le technique, je trouve que, pour moi, c'est... Parce que le technique en partie, il a ce rapport quand même au plateau, à la connaissance du plateau, qui fait que parfois on tombe plus ou moins bien, mais t'as parfois, quand même, des équipes formidables, dans certains théâtres, des techniciens, mais c'est le décrochage, pour moi, entre le réel ; c'est ça qu'il faudrait raconter, le décrochage du réel... Et ça, venant de compagnies, je veux dire, on le voyait justement très très bien... Je pense que ça, c'est une parole qui peut se porter, c'est-à-dire que, passant du truc de la compagnie au truc, tout ça... Mais je pense que le vrai chantier parce que ce chantier-là, pour emmener des gens, si on va un peu plus loin... Alors si tout d'un coup, tu te dis que tu lèves... Si il y a des armées à lever, c'est pas forcément les armées des directeurs de théâtre, c'est peut être les armées des artistes... Je sais pas, mais pour moi, le point nodal il est quand même là, si on élargit parce que si le problème n'est que... Vous à Montpellier, vous avez 4 personnes qui vous font chier et que vous voudriez remplacer, toi Marie-José, tu en a 5 que tu voudrais remplacer... Vous dites on va pas bien loin parce que... Ben moi, je vous dis, faites un acte fort et puis vous faites une demie saison l'année prochaine et puis vous licenciez et puis vous engagez les gens que vous voulez ! »

Marie-José Malis : ... C'était pas le problème, ce n'était pas ce problème-là...

Stanislas Nordey : Et puis aussi la question de derrière, alors là c'est ce que tu disais sur les missions de... Belle question ! Est-ce qu'on est là pour remplir les salles ou pas ? Qui, je trouve est une belle question parce que Robert C., il s'est quand même fait un peu jeter pour ça... à Dijon. Pascal se serait fait jeter pour ça... Et ça c'est des vraies questions de... Mais alors pour moi, c'est une question complexe, je n'ai pas de réponse parfaite, mais c'est aussi une vraie question de... Est-ce que les centres dramatiques sont des lieux laboratoires ou pas ? Parce que la question de la labellisation... Moi, par exemple, je peux dire juste parce que j'y suis passé donc je ne suis pas plus vieux que vous, mais juste j'y étais vachement tôt donc... Moi, c'est le premier truc, évidemment, que j'avais fait au TGP, j'avais été réclamer un label de laboratoire, je leur avais dit : "Tiens, ben voilà ce que vous pouvez me faire."

Je n'avais même pas demandé de l'argent, j'avais dit : « je voudrais être labellisé... », je sais plus j'avais demandé un truc sur les écritures contemporaines et je voulais l'équivalent de la comédie française sur les écritures contemporaines... un peu confus évidemment. Mais tout d'un coup, t'as le problème de la solidarité. Tous les autres vont dire pourquoi elle on la labellise, moi je fais un travail aussi formidable qu'elle, mais il est moins chic, Michelin, il a la carte et des trucs comme ça. Moi je ne suis pas défaitiste, je pense qu'on peut gagner, mais c'est quel horizon de déploiement... ce n'est pas pareil de vouloir changer quelque chose avec une sorte de lame de fond ou ce que j'avais essayé de faire à Saint-Denis durant 4 ans, j'abrite des artistes, je sais que ça ne durera pas, mais mon truc je le fais à fond tant que je suis là. Parce que j'avais

l'expérience, j'avais beaucoup discuté avec Ariane (Mnouchkine), avec François Tanguy, avec Claude Régy qui dit que prendre un lieu pour un artiste c'est la mort. Derrière il y a aussi une vraie question... Pour vous c'est peut-être un peu différent, mais la question derrière ça c'est quand tu portes un projet dans ces maisons-là, tu cours un énorme risque pour ta propre vigueur artistique. Durant les 4 ans j'ai pas créé, j'ai fait deux reprises et j'ai créé en partant, parce que je ne pouvais pas. En même temps je n'étais pas malheureux parce que je créais le lieu. Mais je pense que c'est aussi une vraie question parce que les immobilismes sont complètement énormes.

Philippe Quesne : C'est dans une autre famille, mais je crois que c'est Aurélien Bory qui avait candidaté, ils l'avaient appelé au ministère pour candidaté au CDN de Bordeaux pour ouvrir à d'autres arts, croisement danse – cirque et qui leur a écrit un projet où durant trois ans il ne ferait rien. Ils ont juste halluciné. Et ce n'était pas mal comme idée.

Stanislas Nordey : Oui sauf que moi en sortant du TGP, un des premiers trucs qu'on m'a dit, j'ai été convoqué au ministère : «on vous a nommé parce que vous êtes un grand artiste et l'on veut que vous fassiez des grands spectacles fédérateurs à Saint-Denis et vous avez fait le contraire, vous avez partagé vos outils et on n'a presque pas vu vos créations». C'est un reproche

Nathalie Vimeux : Ils te font le reproche même quand ils te disent le contraire, il faut partager le lieu et en même temps...

Philippe Quesne : La liste s'est rallongée, elle est celle de la scène nationale plus de la mythologie de l'artiste. Le directeur. Ça fait beaucoup à porter surtout dans les maisons où l'on est isolé, moi je suis dans le 56 et il est hors de question de leur proposer un organigramme (...) pour réellement le partager. On pourrait leur dire : “vous aimez les projets de partage et bien mettez le blé pour les faire”...

(...) Moi je pense que dans les régions il y a un truc à jouer, curieusement (...) peut-être plus qu'avant, placer des pôles culturels sur des théâtres et dans une moindre mesure des gros trucs de cinéma, c'est avant de penser la vie autour pour mieux justifier, on voit bien à l'exemple du CENTQUATRE pour assainir un quartier ou le « boboïser », on le voit bien, on a besoin de pôles. Tu vois les nominations sont ministériels et ils ont une vue à courte durée sur nos nominations. Ceux qui ont des visions ce sont les locaux, ça va leur aider à construire des tramways et au quotidien on est jugé par ces gens-là, ce qui fréquentent les outils, pas du tout un pauvre conseiller DRAC (?), crevé, qui a passé trois spectacles dans sa journée... Donc c'est vrai que la répartition de l'équilibre financier tripartite est devenue très contradictoire avec ce qu'on vit au quotidien au niveau local.

Marie-José Malis : Pour cette question, je pense qu'au fond, il y a un manque d'imagination, il y a un manque de pensée. Le clivage, on nous l'impose parce qu'on n'y a pas opposé si tu veux, une élaboration plus sophistiquée, parce que je pense que si on demande de l'artistique dans la maison, c'est pas pour se faire plaisir, c'est parce qu'avec l'artistique, on prétend, je pense, on prétend réinventer des branchements, avec les gens, avec la vie des gens, simplement, il faut nous permettre de réinterroger des catégories caduques comme tu disais, l'action sur le scolaire, elle est lamentable. La définition qu'ils ont de l'action culturelle, n'est pas bonne, elle est bâtie sur une catégorie historique où il y avait des publics construits, ça marche plus...

Il faut que nous, on fasse un peu l'état de ces questions et qu'on dise, voilà nous ce qu'on veut expérimenter, enfin ce qu'on propose, on fait des hypothèses et à cet égard, il faut délivrer de la pensée, des pensées artistiques. Et c'est peut-être pour ça d'ailleurs qu'en France, il est encore intéressant qu'il y ait des lieux qui soient encore dirigés par des artistes, que la pensée soit portée. Et comment l'art peut inventer des dispositifs de liaison avec les gens. Moi, je pense que c'est parce qu'il y a un défaut de pensée aussi, si tu veux, qu'on subit comme ça, un appauvrissement parce qu'on lui a pas opposé de contre-discours construit.

Stanislas Nordey : Après artiste, pas artiste, moi je suis plus réservé. D'ailleurs regardez, toi, tu es avec Frédéric (F. Sacard, Co directeur Théâtre de la Commune); pour le coup, pour avoir travaillé avec Richard Mortier... Qu'est-ce que les artistes permettront de repenser sur les missions générales, les missions de l'action culturelle...

Stanislas Nordey : Moi, je pense que produire de la pensée, c'est intéressant. Je parlais des scolaires tout à l'heure... Je me suis beaucoup penché sur la question, sur le projet du TNS... C'est la question, par exemple, de déboulonner le truc débile qu'a énoncé Vilar à un moment donné qui était que : « on ne peut faire venir les masses au théâtre qu'en les confrontant aux grands classiques, par exemple. » Ça, je trouve que, c'est tout con, mais je parle de ça, mais... Je pense que la plupart d'entre nous, on n'est pas dans... Je ne sais pas, peut-être que l'année prochaine, vous faites que du Molière et du Racine, mais...

Y a quand même un logiciel qui est compris par tout le monde, qui a été énoncé par Vilar, on ne peut éveiller le peuple au théâtre que face aux grands textes, qui seraient donc : grands classiques. Or tu prends deux exemples ou trois exemples cons qui me viennent ces dernières années en France qui est quand même les plus grands succès populaires, c'est quand même *Les particules élémentaires* – Houellebecq, *Clôture de l'amour* - Rambert et Wadji Mouawad, c'est pas du tout des classiques, et d'autres formes sûrement aussi... Mais là par exemple, je trouve qu'il y a une chose qui pourrait être intéressante à... Je veux dire, la question, c'est : est-ce qu'on est actif, c'est-à-dire, qu'est-ce qu'on peut faire ensemble, pour faire avancer... Est-ce qu'on est actif en produisant une pensée forte qui tout d'un coup va créer du débat ?

Nathalie Vimeux : Sur des questions plus professionnelles on va dire, enfin...

Stanislas Nordey : Oui, c'est-à-dire parce que par exemple, on se dirait parce que j'avais pensé à ça... On avait bossé, peut-être vous savez mais on avait bossé avec Jean François (Sivadier?) et Éric Lacascade... et puis Wajdi (Mouawad), un petit peu sur un groupe de réflexion pendant deux ans comme ça... Et on s'est dit à un moment donné : tiens, mais on va peut-être, tous les mois, publié un texte important, on se dit sur une année, on publie un texte important dans la presse, et on en publie douze sur douze sujets, qui font bouger en tous cas la réflexion et le débat, des textes suffisamment tranchés et forts qui ouvrent réellement le débat et c'est un groupe qui ouvre un débat et bon... Parler de ça moi, je trouve que c'est intéressant, c'est une piste intéressante pour faire bouger les choses en profondeur. C'est pas forcément la seule, mais parce que la plupart de ces questions dont on parle, ce sont des questions qui ne sont même pas posées !

C'est à dire là, ce qu'on a essayé de faire un peu avec le théâtre de La Colline, à notre manière, sur la diversité, c'est de parler d'une chose qui n'est pas posée du tout, qui est une vraie question : c'est la question de la diversité sociale dans nos métiers, ça moi, c'est un truc que je sais parce que, voilà... Bien sûr, tous là, nous, on va lever le doigt et dire : non mais, nous on est fils de prolos, mais je veux dire, les 4/5 des directeurs de théâtre, des metteurs en scène et des acteurs quand même qui travaillent dans les grandes scènes, sont des gens issus de la moyenne et de la grande bourgeoisie, les 4/5^{ème}, et bien sûr tout ça, c'est quand même une question, parce que les 4/5^{ème} des gens qui vont au théâtre sont les mêmes, donc ça aussi, c'est quand même une question. Moi à Saint Denis, c'est ça que j'avais aussi. Et ça c'est une vraie question aussi.

La question qu'on posait tout à l'heure de l'inégalité entre les gens qui sont des permanents dans les théâtres et les artistes, c'est une vraie question qui n'est posée par personne publiquement. Parce que si ces questions-là sont posées de manière intelligente, évidemment si on les pose en disant juste : il faut licencier tous les gens dans les théâtres et puis remplacer par les intermittents, bon bah voilà... Mais lister, je ne sais pas, ça pourrait être intéressant de lister, je sais pas si vous voyez ce que je veux dire, mais c'est une chose extrêmement concrète.

Nicolas Roux : Y'avait ça et y avait peut-être le 2^{ème} aspect avec lequel Marie José a démarré... Puisque – tu avais déjà l'expérience des CDN mais – puisqu'on vient à peine de les prendre, comment... ce qu'on n'a pas osé faire avant de les prendre, c'est-à-dire dire au ministère : on les prendra que si vous libérez les maisons, que si vous les anticiper deux ans à l'avance, les nominations... Tout ce que tu avais d'ailleurs déjà un peu dit...

Stanislas Nordey : Bah, c'est l'histoire des «shorts listes» aussi, parce que ce que ça fait... C'est que tout le monde et ça, moi, c'est un truc, en plus, j'avais dit que j'allais pas m'y mettre... C'est quand même, leur jeu à eux, c'est de faire qu'il y ait des tas de gens c'est que tout le monde vienne, s'habiller bien et se coiffer bien pour venir séduire et que, quand même, tout le monde fait ça, nous y compris !

Nathalie Vimeux : Oui, après ça, c'est pas, enfin...

Stanislas Nordey : Mais c'est une vraie question parce qu'avant... Et en plus, ils ne s'y tiennent pas du tout, parce que quand Hortense (Archembault) est nommée, là il n'est plus question de « short liste » etc... Mais ça pose quand même aussi la question de l'asservissement de l'artiste, de la mise en concurrence de l'artiste... Qui est discutable, mais auquel - on s'y est tous prêté ! Parce que ça aussi, je pense que c'est important, de pas voiler les..., parce que sinon, si on voile, ils ont beau jeu de dire : « bah oui mais... »

Nathalie Vimeux : Oui, en l'occurrence, pour moi, là, pour le coup, c'est pas du tout une question de artiste ou pas artiste...

Stanislas Nordey : Oui, non, ce n'est pas pareil partout, je suis d'accord, bien sûr... Et ça pose une question plus large, qui est important c'est ce que tu disais tout à l'heure, parce qu'on a vachement entendu que « truc machin » a été nommé par défaut, parce qu'il y avait deux candidats et puis on a choisi le troisième etc.. Avant quand même, la question du désir... Je veux dire, l'état et une ville désirait - quelqu'un, donc le désir est à priori plutôt pour le projet ou quelque chose qu'il avait fait. Ce qui a bougé aussi...

Nathalie Vimeux : Mais ça devrait être la même chose dans les scènes nationales... C'est pour ça que je disais : ce n'est pas une question d'artiste ou pas artiste, c'est juste : est-ce qu'il y a un désir artistique, politique avec un grand P pour un projet ou est-ce que juste...

Marie-José Malis : Moi, je trouve en tout cas très beau qu'on se donne comme objectif de prendre les catégories essentielles, par exemple le fait qu'en effet Stan puisse rentrer en dialogue dialectique avec Vilar...

Stanislas Nordey : Mais ça c'est une vraie question !

Marie-José Malis : En disant les catégories historiques dans lesquelles on est et le fait qu'on est dans une espèce de rhétorique morte où tout le monde sait que ces catégories, elles marchent plus tellement, mais personne ne déploie l'effort de pensée pour les interroger. Je pense que c'est à nous de le faire, je pense que c'est beau de le faire, de tenter de le faire...

Et puis, à mon avis, ça ne peut générer que des choses passionnantes, en fait. Ça ne peut générer en tous cas que le fait que : on est face à notre époque, on y est face, tu vois. Il y a des limites, il y a des entraves, et quand même je pense que certaines entraves, nous, on peut les dénouer, par un effort de pensée de précision, d'affirmation - tu vois - de certains principes qui sont les nôtres en fait. Et ça je pense que c'est tout à fait bien en effet, de sérier les grandes, les grandes thématiques, en effet la thématique du « populaire », enfin qu'est-ce que c'est ? On est là-dedans sous injonction de réaliser « le populaire », mais la définition dont on dispose, elle date des années 50 !

Stanislas Nordey : Et en plus le constat n'était pas forcément un bon constat, même en 50.

Marie-José Malis : Voilà, donc je trouve que ça c'est vachement... Et en effet, c'est toujours lié au fait qu'on peut se donner les moyens de progresser, d'organiser quelque chose de mieux... Et ces moyens passent en effet, comment dire, par une organisation dans les maisons où l'acte artistique, enfin le projet artistique est porté, il est porté, il est décliné...

Moi, je vois pour répondre à ta question tout à l'heure, tu vois. Juste par exemple : nous, on a quasiment doublé l'équipe de RP (Relations Publiques), puisqu'on ne peut pas licencié en effet. Ce qu'on a fait, c'était pas du tout une question numérique en effet. On l'a doublé mais par des gens, alors pareil, on fait comme Robert, on bricole tu vois, par des gens, des stagiaires je sais pas quoi ou des gens à qui on trouve un boulot ailleurs, mais par des gens qui sont complètement différents, des anthropologues, des maoïstes, néo-maoïstes qui ont décidé que maintenant il faut faire des enquêtes pour savoir comment les gens vivent, enfin des trucs tu vois... On fait des trucs expérimentaux comme ça. Ça génère des fruits hyper beaux, voilà, alors je pense une fois de plus que c'est parce qu'on se donne les moyens du projet artistique, d'une permanence autre, qu'on va pouvoir peut-être enfin pouvoir générer... Moi je suis assez emballé par ton projet, prenons des sujets fondamentaux et soumettons des hypothèses nouvelles - au débat. Je trouve que c'est vachement bien.

Stanislas Nordey : Moi aussi, je crois que j'ai trouvé une solution à la permanence des artistes... Vous voyez ce que j'ai fait ?

Nathalie Vimeux : Où ça ?

Stanislas Nordey : À Strasbourg, parce que l'autre question c'est aussi une question, c'est comment est-ce qu'on peut – alors elle est aliénante, mais j'ai décidé qu'elle soit aliénante. C'est-à-dire, je me disais : je peux pas engager 20 artistes permanents et tout ça, alors je me suis dit : je passe une série, d'une forme de contrat avec les 6 metteurs en scène : 3 créations en deux ans, c'est un engagement, mais je vais faire en sorte que ces artistes s'impliquent – j'ai 6 artistes qui sont impliqués dans la maison tout le temps sur les choses d'ateliers tout ça... Les acteurs aussi à qui j'ai dit, vous serez dans la programmation de 5 à 10 fois dans les 5 prochaines années. Plus les auteurs...

C'est-à-dire, c'est tout con, mais j'ai essayé d'avoir une réflexion sur comment... Au début je me suis dit : on a 98 permanents à... Et, je me suis dit, comment faire pour qu'il y ait autant d'artistes dans la maison. Je me suis dit, j'ai les 50 élèves, ça en fait 50 déjà, c'est tout con, c'est pas mal déjà... Plus je me suis dit : comment je peux arriver au plus près à avoir autant d'artistes que... Et j'y suis arrivé comme ça... Et je m'aperçois que c'est un truc important, parce que de fait ça change quand même quelque chose au quotidien de la pensée de la maison - et qui n'est pas la troupe, parce que la troupe, le problème de la troupe, c'est que tu as - soit le modèle Schiaretti qui est : tu engages des jeunes gens à la sortie de l'école, que tu payes au lance-pierre et que..., et t'as pas forcément derrière une force d'impact artistique d'ailleurs qui va avec.... Et puis, il travaille sous la direction d'une seule personne et ce n'est pas... voilà non plus...

C'est-à-dire, comment... Parce que je pense aussi quand même qu'une des manières de sortir par le haut, c'est de créer des formes de coopératives d'artistes, de trucs comme ça, qui... mais je pense qu'il faut quand même formaliser d'une manière ou d'une autre... C'est-à-dire, moi j'ai tenu par exemple à ne pas avoir un engagement contractuel mais à avoir un engagement moral avec des conditions très précises, par exemple, oui trois productions...

Nicolas Roux : Tu n'as pas d'engagement contractuel en fait ?

Stanislas Nordey : Non. Mais j'ai un engagement moral que je tiens, qui est déjà énorme dans les temps qui viennent, parce qu'avoir trois ... pour chaque.... Disons même plus, puisque si tu veux, les metteurs en scène par exemple, ils ont... ils savent qu'ils feront une prod qu'on porte tous les deux ans. Plus ils travaillent une fois à l'école, donc tous les ans, et ce sont les interlocuteurs privilégiés si y'a des petites formes à faire ou...

J'ai cherché un modèle qui soit un modèle gratifiant pour eux, enfin je veux dire qui leur permette - ils sont tous, je pense assez heureux du... Parce que ça les laisse en liberté aussi, parce que c'est ça que j'avais anticipé aussi, c'est-à-dire que moi, quand j'avais fait les troupes, le problème des acteurs, c'est qu'ils se sentaient enfermés, ils ne pouvaient travailler que là... Donc, j'ai essayé d'inventer un modèle où...

Nathalie Vimeux : Bah, je trouve ça hyper intéressant oui...

Stanislas Nordey : ... Où ils faisaient des... Alors... j'ai piqué ici ou là, et puis l'expérience d'Avignon d'Hor-tense, m'a aidé aussi - tout ça... C'est-à-dire, je sens que, très vite, cet endroit va devenir leur maison principale, j'ai appelé ça « point de ralliement » moi, c'est-à-dire un endroit où on se rallie et où on vient quand on veut et on sait qu'on est désiré, qu'on est porté par la maison, que les publics aussi vont retrouver. C'est pour ça que je voulais des acteurs aussi. Donc tout à coup tu dis à Dréville (Valérie Dréville, actrice) : tu vas venir jouer 8 fois en 5 ans.... Donc ça me permet aussi de faire venir des troupes que je n'aurais pas pensé à faire venir, parce que je pars des acteurs aussi. Enfin voilà. Mais ça aussi, je pense que la part des artistes dans le quotidien d'une maison, c'est super important ! Parce qu'à un moment donné, moi je me rappelle qu'à Saint Denis, je m'épuisais de n'être qu'en conversation, aussi sublimes soient-ils, qu'avec des gens qui travaillent (que) dans des bureaux quand même. Avec - oui, mais - qu'avec-... je parlais des associations artistiques.

Nicolas Roux : Les 100 artistes qui sont... ?

Stanislas Nordey : J'ai mes 50 élèves et 20-25 artistes ... donc j'ai 75 artistes face à mes 90 permanents...

Bertrand Salanon : (...) Bah parce qu'il y a aussi une chose qu'avait proposé Stan aussi qui me paraît essentiel... L'absence de contractualisation, là me semble-t-il, elle procède aussi du fait que c'est aussi un peu à la carte, c'est-à-dire que, c'est une manière de...

Stanislas Nordey : Chacun s'engage un peu comme il le veut et comme il le peut aussi.

Nicolas Roux : Et quand soudainement les 25 veulent créer en même temps, vous gérez ça comment ?

Stanislas Nordey : Bah comme..., on a fait deux - trois règles, d'abord je les incite aussi énormément à avoir envie de créer ensemble... Ce qui fait aussi que, tu vois, ça va créer des rencontres de ... – bon je prends l'exemple là, une des premières créations qu'on fait, c'est Anne Théron qui bosse avec Laurent Sauvage, bon c'est une chose, ça... Bon et après y'a une règle qui fait que les metteurs en scène ont une création tous les deux ans et que... Ça fait que ça t'aliène un peu sur la programmation, mais ça t'aliène pas tant que ça puisque c'est que des gens que tu aurais programmé de toute façon ... Si tu veux... Moi dans ma maison, plus dans ma maison y'a Valérie Dreville, Dominique Reymond, Vincent Dissez qui joue, machin, machin plus je suis content pour les publics. Donc, c'est une aliénation joyeuse parce que...

Nicolas Roux : Parce que sur 25 sur une saison, tu vas forcément en retrouver 7, ou je sais pas, 8...

Stanislas Nordey : Oui, bah tout à coup, bah en tout cas, ça va contribuer à une grande partie de la programmation... Mais au contraire, c'est ça qui est intéressant parce qu'il me semble... Bah, je sais pas ce que vous en pensez là aussi... Moi, j'ai l'impression que ce qui est beau dans une baraque, c'est d'en faire un... Comment je peux appeler ça ?

Nathalie Vimeux : Tu veux dire, même vis-à-vis des publics...Que le public, il puisse...

Stanislas Nordey : Bah oui ! Reconnaître les gens, les retrouver.. faire que...

Nicolas Roux : Pas tout recommencer à chaque fois.

Nathalie Vimeux : Oui, qu'il y ait une relation qui se noue entre le...

Nicolas Roux / Philippe Quesne ? : Bah le nomadisme aussi... Beaucoup d'artistes ont déposé des dossiers pour des candidatures à des CDN mais beaucoup en étant nomade et en devant se faire des places dans des baraques... Non, mais tu sais, il y a... même au gré de recherche de coproductions, parce qu'il y a aussi plein de théâtre qui disent : bah non, mais vous avez déjà coproduit l'année dernière, on est désolé, ah non, parce que vous avez déjà trois spectacles, bah non, parce qu'on veut aussi panacher... C'est vrai que après, ça dépend des projets... Et puis où y'a des endroits, où ça se justifiait très isolé dans des régions où c'est bien de montrer la diversité... Y'a plein de cas de figure, je voyais à Gap, y'avait un moment, je sais plus, bon y'a un longtemps, mais on leur reprochait d'avoir toujours les mêmes parce qu'ils sont très enclavés, là où d'autres, on va être ravi qu'il y ait une fidélité, parce que la ville bouge trop et que c'est bien que ça se calme.

Stanislas Nordey : Après, ça pose aussi une autre question, enfin, je ne sais pas ce que je vous en pensez parce que je crois qu'on n'est pas tous sur la même longueur d'onde là, mais peut-être je me goure, vous allez me dire, mais c'est aussi la question des temps d'exploitation. C'est – à - dire que moi, je pense que... Et là on en revient à la question des artistes et de la paupérisation des artistes, je prends par exemple Paris, il fut un temps où quand tu jouais à Paris ou en proche banlieue, tu jouais dans les grands centres, tu jouais toujours quatre semaines, toujours. Petit à petit, ça s'est réduit. Je me rappelle la première fois que ça m'a fait un truc, je discutais avec Adel Hakim pour *My secret garden*, on parle de décembre et tout ça, et puis il me dit : « bon bah on fera du 2 au 12. » Je lui dis : « Pardon ? » Et c'était la première fois, que j'étais – mince ! – c'était la première fois que j'étais confronté à ça. Il me dit bah oui, pourquoi en faire plus ? – etc...

Et ça, alors je ne sais pas ce que vous, vous en pensez, mais il me semble que c'est une question importante, parce qu'elle pose deux trucs en profondeur...

Nathalie Vimeux : Michel Orier, sors de ce corps !...

Stanislas Nordey : Non c'est pas ça, c'est pas ça, c'est une question autre ! D'abord, c'est une question liée au public, à la question du public. Parce que, pourquoi ? Ça veut dire que quand on fait des séries courtes, ça veut dire qu'on a intuité que le bouche à oreille n'existait plus par exemple. À priori, c'est-à-dire que la force du public, la force de propagation du public, ou même la voix du public dans... Je trouve que c'est une belle... Moi, je la pose à cet endroit-là.

Deuxio, y'a quand même la question de la paupérisation des équipes. Et on pourrait dire aussi, et alors, bon ça c'est mon dada, bon mais je suis acteur aussi. Je veux dire, quand tu es dans une salle, c'est au bout de le 7^{ème}, de la 8^{ème}, de la 9^{ème} que tu commences à, tout d'un coup, porter au plus haut, ton art. C'est pas, c'est pas... On le sait tous quand on fait des tournées, où t'arrives le 1^{er} soir, le 1^{er} soir, t'es crevé tu fais une représentation moyenne... Si c'est trois soirs, le 2^{ème}, t'en fais un peu mieux, la 3^{ème}, c'est mieux et puis c'est déjà fini. Derrière ça, pour moi, c'est aussi la question de la qualité de ce qu'on pose... Enfin, il y a plein de questions derrière... Et puis aussi la question de la volatilité, c'est-à-dire : est-ce que réellement on peut inscrire dans l'imaginaire d'une ville – parlons de ça - un spectacle, s'il est présenté que deux ou trois fois, ou cinq fois ?... Et je trouve que c'est des belles questions. Je ne les pose pas, comme pourrait les poser Orier, de : les statistiques, de machins, ça joue que trois fois en moyenne... Je ne parle pas du tout de ça

Nathalie Vimeux : Non, on n'a pas tous les mêmes posi... Enfin, je ne sais pas si c'est une question de positions...

Stanislas Nordey : Mais je trouve que c'est une belle question en tout cas !

Nathalie Vimeux : Aux Amandiers, on a fait presque l'inverse, parce que, à vrai dire, Martinelli, c'était le seul, c'était devenu le seul théâtre en IDF à faire des exploitations de 4 semaines, il faisait des exploitations de 4 semaines avec....

Nicolas Roux : Enfin, hors de Paris, parce qu'à...

Stanislas Nordey : Le Rond-Point fait 4 à 6 même !

Nathalie Vimeux : ... Type de théâtre en même temps. C'est-à-dire quand on dit à Gisèle Vienne qu'elle vient pour 10 représentations aux Amandiers. C'est..., ça dépend des fois mais c'est pour ça, tu parles du théâtre, la danse, c'est deux représentations maximum... Et Gisèle Vienne par exemple, tu lui proposes dix représentations, c'est sa plus longue exploitation et elle raconte tout ce que tu racontes... Si on part de la réflexion de Stan et par rapport au public, ce que ça produit et par rapport à la qualité du travail, en même temps... Parce qu'il y a la question quand même esthétique, enfin esthétique, pas esthétique, mais... Si je continue sur l'exemple de Gisèle, on a repris un spectacle, c'est-à-dire, c'est une façon aussi de faire vivre un spectacle et d'allonger la vie d'un spectacle et le travail sur un spectacle, parce que, elle, ce qu'elle nous dit : c'est ça, c'est qu'elle a jamais travaillé autant, enfin aussi longtemps sur une série aussi longue dans un théâtre. Et elle était super contente pour toutes les raisons que tu indiques, sauf la question du bouche à oreille, même si ça joue même sur, à vrai dire ça a joué sur des représentations. Mais, tu vois, je pense qu'il faut faire attention en fonction des types en fait.

Nicolas Roux : Nous on a joué sur le bouche à oreille... à un autre endroit en fait. Y'avait la question de prolonger les dates des artistes, à l'endroit de justement, d'oser reprendre un spectacle 4 ans après...

Stanislas Nordey : Alors moi, la question de la reprise et du répertoire, je trouve que c'est une question super importante. C'est une question très importante

Nathalie Vimeux : Donner du temps à un spectacle, c'est ça aussi !

Stanislas Nordey : Et reprendre aussi, ça je trouve ça super important !

Nicolas Roux : Mais en fait, c'était même pas reprendre, l'autre jour, ça a été corrigé en disant « continuer à vivre » .

Stanislas Nordey : Oui « continuer » .

Nicolas Roux : Parce que nous, on avait donné cet exemple... En disant d'ailleurs à Orier qui nous reprochait des séries courtes, on lui disait : bah, non regardez on a prolongé *Enfant* de Boris Charmatz de 5 dates, c'est à dire plus que la création au Théâtre de la Ville qui était de 4 dates... Quand tu regardes sur le papier, c'est ce qu'on fait encore l'année prochaine avec... On leur redonne, parce que sinon, il appelle ça une 1^{ère} au 104, qui a mis des moyens et l'exclusivité pour trois dates. Ce n'est pas nous qui cassons le système parisien, on complète le... Non mais tu vois, je crois qu'on avait essayé de définir ces règles là, parce que je vois, j'ai répondu à cette notion de classique avec une interview complètement débile de L'Express sur une enquête sur le mot « classique » et en fait c'est vrai qu'ils sont complètement bloqués. Elle est pas mal cette question sur ce qu'ils appellent un... Parce que maintenant un classique, c'est « Clôture de l'Amour », c'est pas... enfin la notion a changé et puis on a assisté ces dernières années à des compagnies, effectivement, y'a deux choses, y'a le souci esthétique... Enfin, une raison d'être fier du spectacle que ces compagnies ont créé et d'essayer d'en prolonger la vie, la vie parce que c'est une mince affaire de réunir des producteurs et quand tu l'as fait, et que tu en es content du spectacle, bah t'as envie de te le garder... Ça a fait évolué des esthétiques ces dernières années, Gosselin, c'est aussi un bon exemple dans un genre de réussite, et ils ont envie de le maintenir en vie, ça se voit qu'ils sont partie dans un genre d'aventure d'équipe qui va vouloir que ça dure le plus longtemps possible... Et c'est peut-être ça qui a changé depuis 10 ans... je sais pas, y'a un truc un peu plus....

Nathalie Vimeux : Après, est-ce que ça ne règle pas ?

Nicolas Roux : Enfin, non mais bah... À l'image de la chorégraphie pour le coup qui devait d'abord de toute façon rester en vie, parce que tu dis jouer trois jours dans des villes en province. Oui, c'était même pas... quand c'était un jour, c'était déjà pas mal...

Stanislas Nordey : Oui mais alors, tu vois, je suis passé y'a pas longtemps à Saint Étienne. Et on... c'est pas la question... Mais dans la rythmique, c'est un Centre Dramatique, mais dans la rythmique, c'est une programmation de scène nationale - en fait, c'est tout deux jours, trois jours, deux jours, trois jours... Donc, moi ça me pose aussi une question sur : quel est le rêve derrière et quelle est l'envie derrière ? Est-ce que elle est l'envie de faire goûter ? Est-ce que c'est un buffet, une saison ? Vous voyez ce que je veux dire, c'est un buffet : c'est bien que le public sente un peu ce que c'est machin, sente un peu ce que c'est machin... Ou est-ce que tout d'un coup, on prend des pistes fortes ? Par exemple, quand on avait réfléchi, je dis pas que c'est ça qu'il faut faire, avec Wajdi, on avait réfléchi, on s'était dit : tiens qu'est-ce que ce serait que de prendre un lieu à quatre compagnies et ... à quatre simplement - on programme personne, et ce n'est que les quatre compagnies et le répertoire. C'est-à-dire que c'est une chose... ce qui est quand même la naissance des centres dramatiques, c'était quand même c'était peu d'artistes que les gens voyaient mais auxquels... Moi, c'est la question de la volatilité derrière que j'interroge. C'est-à-dire, est-ce que..., c'est aussi pour répondre aussi moi, aux choix que j'ai fait de dire, tiens c'est aussi cela... C'est-à-dire enfin je pense que c'est : qu'est-ce qu'on pose vraiment dans l'espace ?

Marie-José Malis : Je pense que c'est même des hypothèses paradoxales qu'on pourrait tenter, parce que je pense que si on regarde les scènes nationales par exemple. Je sais pas, ça fait longtemps que je n'ai pas regardé, mais il fut un temps où quand on regardait, elles programmaient toutes les 20 mêmes spectacles, trois fois, je sais pas quoi, deux fois. Et je me disais, moi, je proposerais vraiment un schéma paradoxal qui serait de revenir en effet, à l'installation de quelques artistes quelque part qui joueraient très longtemps... C'est au moins une manière de casser la gueule à cette espèce de volatilité en effet, de toute façon, qui ne génère pas un élargissement du spectre artistique. Je pense qu'en plus, si tu veux, à quelques exceptions près, quand tu regardais la programmation des scènes nationales, il n'y avait pas, si tu veux, le fait que 50 scènes nationales permettaient que... je ne sais pas quoi un pourcentage de beaucoup plus d'artistes soit

programmé sur le territoire : c'est pas vrai, elles programment toutes la même chose, sur une même rythmique, etc... Et c'est pour ça que je pense, qu'en effet presque leur dire : bah écoutez, on recommence tout. Et on installe quatre mecs en région, qui refont le bon vieux boulot de jouer trois semaines un peu partout...

Nathalie Vimeux : En même temps, tu es à Limoges... pendant 5 ans...

Marie-José Malis : Oui, mais moi, ça me fait rigoler ! parce au moins là, tu revis quelque chose avec le public...

Stanislas Nordey : Oui, mais si tu as quatre... Nous on avait posé la question, par exemple, pourquoi on s'était posé la question, Eric, Wajdi, Jean François et moi ? Parce qu'on a quand même des esthétiques assez différentes quand même ! Donc on s'était dit, tu vois... Par exemple, moi j'ai eu des discussions intéressantes avec Le Pillouër (directeur du TNB), parce que Le Pillouër, on lui reproche souvent de programmer toujours la même chose, même son public lui dit et il répond assez bien, il dit : Non, mais moi boulot, c'est d'enfoncer le clou de certains artistes... François Tanguy, Nordey, machin, tout ça, tout ça... Et je pense aussi que... enfin ce que je veux dire derrière ça, je dis pas avoir la vérité mais c'est une vraie question ça, parce qu'elle induit d'autres trucs derrière, elle induit aussi... Je sais pas si vous êtes peut-être confrontés à ça aussi. Comme à moi là, parce que vous c'est la première fois mais moi, j'ai des... des...

Nathalie Vimeux : Des réminiscences !

Stanislas Nordey : Des réminiscences ! C'est-à-dire que d'un coup la pléthore d'offres de gens qui viennent vous proposer des trucs... Et qu'est-ce qu'on fait face à ça ? C'est-à-dire est-ce que... parce qu'on ne peut pas s'empêcher, parce qu'on a des cœurs quand même d'artichauts, de se faire avoir, au bon sens du terme aussi, par ça.

Nathalie Vimeux : Est-ce que tu es vraiment protégé...

Stanislas Nordey : Mais même, ça c'est une vraie question parce que ça c'est pour élargir encore dans le fait qu'on est tous là aussi, on a... Moi j'avais rencontré Marie José et Frédéric au tout début du... quand je suis arrivé, parce que je me disais : tiens, y'a des trucs que je reconnais, que peut être vous, vous reconnaissez. Comment est-ce qu'on peut - être à inventer des choses ensemble sans être dans la question de l'échange, sans être dans la question... enfin vous voyez cette chose là... Mais en même temps dans... Voilà, parce que finalement, quand je dirigeais le TGP à l'époque, j'étais très seul et en plus, le seul Centre Dramatique avec lequel j'avais envie de travailler, c'était le plus fauché, c'était Les Fédérés... Donc le seul Centre Dramatique où j'ai travaillé pendant 3 ans, c'était les Fédérés. Alors on produisait quasiment tout, tout seul. Mais cette question, donc de... comment dire, tu vois, j'arrive pas à voir.... Je me suis engueulé, je sais plus, y'a deux mois avec Vincent Baudriller là-dessus – ah bah oui et puis alors, tu vois, non mais je rigole – mais sur les questions, par exemple, de Production déléguée. Un jour je lui dis - il me dit : « ça je voulais le faire, mais je suis pas producteur délégué, alors je la fais pas... ». Je lui ai dit : « j'entends pas ça. Mais qu'est-ce que t'es en train de biaiser ? » Il me dit, « Mais si pour moi, c'est une visibilité très importante que ce soit ici, tout ça, que ça se répète là et tout ça... »

Mais la question, elle est pas celle-là, elle est que si on a des artistes qu'on veut défendre en commun, moi par exemple, j'ai besoin... J'ai besoin que ça, ça puisse se raconter aussi de dire... Moi, je me rappelle de... il y a Mathusalem, Yann Joël Colin (metteur en scène, ex du Groupe Tchang) - Henri IV, qui n'arrivait pas à se monter, parce que tout le monde était en train de se déchirer là-dessus alors j'ai réuni tout le monde autour de la table au TGP. J'ai dit : « eh, écoutez, là, l'artiste, il est là, c'est Yann Joël Colin, si on n'aide pas ça se fait pas. Donc est-ce que tous on ferme notre gueule en disant peu importe où ça se crée... Et même, je dirai, c'est lui qui dit où ça se crée parce que c'est son spectacle, son truc, etc... Ces questions là, elles sont aussi super importantes...

Nathalie Vimeux : Oui parce que c'est encore pire quand c'est des productions déléguées.

Stanislas Nordey : Oui, mais c'est super important.

Nathalie Vimeux : Non, mais je suis d'accord ! Je suis entièrement d'accord !

Stanislas Nordey : C'est-à-dire d'où tu pars ? D'ailleurs, là je pense en plus, Macaigne (Vincent Macaigne, Metteur en scène, acteur) vous l'avez fait après le Théâtre de La Ville ou je sais pas quoi. La question c'est... Là, moi quand je fais Gosselin, ce qui m'importe, autant que les gens qui vont le faire en premier, ce qui m'importe c'est que ça existe.

Nathalie Vimeux : Bien sûr, bien sûr...

Stanislas Nordey : Je n'en ai rien à foutre ! En plus honnêtement, les spectateurs de Strasbourg, ils n'en ont rien à braire que ça commence à Strasbourg ou que ça commence à Nanterre, ou que ça commence...

Nathalie Vimeux : Non, mais Stan pour le coup, je pense que là, on va tous être un peu d'accord.

Nicolas Roux : Non mais c'est important, parce que ça va aussi dans ton sens, par rapport à ce que tu dis de Vincent dans cette histoire... Mais c'est intéressant, parce que ça raconte aussi que c'est aussi l'histoire des hommes la production déléguée... C'est ça et tu parles de François Le Pillouër (François le Pillouër ex-directeur du TNB, 1995 - 2017) et c'est quand même l'histoire qu'il a eu avec Jean François Sivadier qui est quand même super emblématique ou avec certains spectacles de Éric Lacascade, à les défendre. C'est-à-dire que le geste que fait François Le Pillouër en les programmant régulièrement, il accompagne encore plus en accompagnant à la production déléguée dans le temps... Ce que Vincent Macaigne fait, et c'est là où on était en désaccord on va dire, c'est qu'il va prendre le projet dans un certain opportunisme on va dire, pour dire hop, j'en ai besoin là pour le diffuser, c'est pas une histoire d'hommes, et de... au sens d'homme, je parle d'artistes...

Stanislas Nordey : Non mais ça c'est les questions des premières... Mais parler comme ça, je pense que ça serait des trucs importants à dire, parce que c'est ce qui crée de la concurrence. Parce qu'il y a ça aussi... Hortense je l'ai vu il y a pas longtemps, elle me dit : « Moi, j'ai pas envie de rentrer dans la course, de me battre avec tous les autres théâtres parisiens pour savoir si ... tels artistes ou... »

Nicolas Roux : Non, mais elle doit l'inventer... Oui, mais c'est son histoire qu'elle doit inventer. C'est ça que je veux dire, c'est la même chose entre un producteur et un artiste, c'est aussi une histoire, comment dire, dans le temps, quoi. Une histoire qui est liée à l'artistique, défendre un projet, c'est pas défendre Pierre, Paul ou Jacques !

Stanislas Nordey : Oui, mais tu peux le défendre de différentes manières. Tu vois nous, par exemple, on est sur des histoires, le rapport avec les artistes associées, ce qui est très important pour moi, c'est de leur dire : ... et pourtant je pourrai aller voir Blandine et je lui dis : toi t'es mon histoire et puis toi je t'ai fait venir au TNS ou je sais pas quoi... Tout d'un coup, si c'est plus important pour elle que la première se passe...

Nicolas Roux : Non là, attends...

Stanislas Nordey : Pour moi, l'important c'est qu'elle soit dans l'assemblée, de faire en sorte qu'elle existe...

Nathalie Vimeux : ... L'appropriation d'artistes, c'est aussi...

Philippe Quesne : Y'a un truc qui est important aussi, c'est la vie des maisons.

Stanislas Nordey : La vie des maisons, ça se répète dans les maisons, d'accord ...

Philippe Quesne : Non, non, il y a là encore un état des teams en place, de la lourdeur des équipes en place, sur des pratiques d'une autre époque, là-dessus, parce que tous les quatre matins, quand ils voient notre saison, c'est encore le cas l'année prochaine... nous ce qu'on a fait, c'est d'essayer de ne pas... tu

prends l'exemple de Macaigne, mais là c'est le cas de Sophie Perez, elle est en train de jouer là, mais les répétitions elles ont eu lieu chez nous, il y a trois mois...

[- *Rodrigo était fatigué, il est parti se coucher.*
- *Non mais sans déconner !*
- *C'est hallucinant, il est parti sans dire au revoir...*]

Philippe Quesne : ... et le team de Nanterre est très perturbé de ça... Pour eux, ils n'ont pas l'impression que la compagnie était en création... Et nous on a un peu fait bouger les lignes en disant : tu vois..., on l'a accueilli il y a un an, juste parce qu'en plus, il ne savait même pas s'il allait créer, il voulait tester, tester deux mois et demi... Et quand on dit : non, non c'est une création - Ah bon, il va créer ici ? Ah bon ? Je pensais pas. Tu comprends, et le monde a changé là-dessus. Et là encore, une lourdeur pour transmettre... Parce qu'aux Amandiers, le plaisir c'était : les gars, ils sont deux mois, et nous, on les accompagne, on sait faire des grands spectacles et on a... Sauf que là, avec notre schéma qui parfois, arrive à se greffer et sauver quelqu'un, une co-prod comme on l'a fait avec Macaigne, pour qui on a mis la même somme que le Théâtre de la Ville, on a mis le même nombre de dates, mais il a effectivement pas... Ou Sophie Perez je disais : elle a répété il y a deux mois, elle revient mais où ? Elle est en tournée mais elle revient : « Non rappelez-vous, vous l'avez accueilli il y a un mois, en lumière, au son... » L'année prochaine, Hubert (Colas?) il a signé des dates au Gymnase. Tu sais comme on fait tous des fois, on panique encore : « Merde, j'ai que le Gymnase. » Donc, il nous rappelle et on va sûrement accompagné le début des répets... ça va être le même cas de figure, un mois avec son projet de *La meute*. Et ça, ça va être dur à faire passer en interne, parce que c'est les modalités de ce qu'ils appelaient avant une création qui ont changé, pour ne pas rentrer dans le truc de l'exclu... tu vois, de dire...

Stanislas Nordey : Ça, je parlais aussi, j'entends ce que tu dis en interne, mais de : Comment est-ce qu'on invente des trucs ensemble qui sont... Parce que le problème... je parlais de ça, par rapport aux histoires des échanges...

Philippe Quesne : Non mais... Oui, en tout cas, le monde a pas mal évolué là-dessus. Je pensais Le Pillouër, première fois qu'on avait enfin une pièce dont... Qui aime bien, on va dire, avoir... c'est familial et son regard. Je me souviens, parce qu'il vient, il prend *La mélancolie des dragons* en tournée, on va dire, dans le mouvement du succès, tout en nous disant d'ailleurs : « ah j'ai vachement aimé, par contre le prochain, si tu veux me parler d'une co-pro, bien évidemment, tu oublies tout, mais tu retournes jamais à Avignon... » Bon, je lui dis : « non mais attends, excuse moi, j'ai une petite histoire avec Avignon : 4 spectacles soutenus, je ne peux pas ne pas l'envisager. » Tu vois, c'est aussi des chasses gardées qui font du mal à certaines productions, parce qu'en plus, il se trouve... Comment dire ? On attend aussi un standing de l'artiste. Là, quand Rodrigo fait cette forme de 30 min soudainement avec le Homard, on est hors format ! Je me rappelle aussi du discours de ce que c'est que la compagnie qui grandit. Alors, il y a le mot « émergence » qui a été un fléau, alors heureusement il se dilue un peu... Et c'était grandir en termes même de volume scénique, de... Ce sont des choses qui ont fait beaucoup d'équipes plus jeunes... Quand La Villette me disait : tu as pris trois ans en résidence, quand est-ce que maintenant, tu prends plus de... Je disais : « je crois, non, je comprends pas ! Non, peut-être jamais... » C'est-à-dire, où est-ce qu'on attend ? C'est quoi la prog... Comment ? Tu vois ce que je veux dire ?

Stanislas Nordey : Très bien, oui...

Philippe Quesne : Parce que finalement Pascal, il a fait cette forme très ambitieuse, Rambert : « La micro histoire du monde... » - ils étaient 45 personnes sur scène. Finalement le grand succès, c'est un truc avec deux... Enfin il y a un gros décor, mais... Qu'est-ce que le... Aussi, ces règles du jeu de ce qu'est-ce qu'une création maintenant dans un lieu ? Ça va dans le sens de ce que tu dis... Les artistes associés, c'est pas pour ça que vous aurez 25 premières, parce que c'est pas au service des artistes, c'est même pas dans le calendrier de vos lieux, vous êtes pas en capacité d'ouvrir vos portes au bon moment. On ne l'est pas ! On est sollicité à des moments, parce que soudainement, l'artiste, c'est vital, c'est à ce moment-là qu'il faut créer et c'est pas le planning de la maison...

Nicolas Roux : C'est pas une histoire qui est un peu derrière nous, l'histoire des enjeux de première ?...

Philippe Quesne : Je sais pas... C'est vrai, j'ai l'impression que ça a bougé...

Nicolas Roux : Ca a bougé hein ?

Stanislas Nordey : Je les entends partout en ce moment !

Nathalie Vimeux : C'est parce que vous êtes en région...

Nicolas Roux : C'est vrai, à ce point-là ? J'avais l'impression que ça avait bouger un peu...

Bertrand Salanon : Ça a effectivement bougé, mais bah sur Paris c'est sûr... Avec la volonté d'ouvrir des maisons de production, ce qui est très bien à certains égards.... Il y a ce que disait Stan par rapport à un artiste qui devient... ou plus exactement à une production... Une création qui devient un produit, quoi ! Et donc, l'avoir pour soi, c'est une manière d'avoir sa propre influence...

Stanislas Nordey : Et c'est aussi le rapport entre toutes nos baraques aussi, je dirais... C'est comment... ? C'est aussi le rapport à... Alors par exemple, c'est juste un exemple d'ailleurs, parce qu'on ne le fera sûrement pas ou j'en sais rien. C'est sur la question des échanges, sur la question de l'échangisme...

Nathalie Vimeux : D'échange ou d'échangisme ?

Stanislas Nordey : Bah... C'est-à-dire en gros : je t'accueille si tu m'accueilles etc... qui est quand même un problème non ?

Nathalie Vimeux : C'est pas un problème, c'est une catastrophe !

Stanislas Nordey : Et ça, par exemple je l'avais posé à Marie-José comme ça, de manière rigolote... Je lui avais dit, comme j'avais vu qu'on avait tous les deux des artistes associés, je lui avais dit : tiens si jamais on se faisait des passerelles, on se dirait par exemple : toi, tu me programmes jamais, moi je te programme jamais. Mais par contre nos artistes qu'on aime, on fait... Voilà, par exemple, je lui disais : voilà ça peut être une forme de première solution, des artistes qu'on aime, qu'on met en commun, de je sais pas quoi, on fait se rencontrer nos artistes associés éventuellement, je sais pas quoi... Mais je pense que c'est une question vachement importante aussi cette question-là, parce que derrière tout ça, on est quand même mis souvent... Parce que c'est important d'en parler : ça ressemble aussi à un grand marché ! Non ?

Nathalie Vimeux : Ouais. Ouais, ouais, bien sûr !

Stanislas Nordey : Mais cette question là on peut pas la nier et en même temps comment est-ce qu'elle peut être saine ? Est ce qu'elle peut l'être, ou pas ?

Nathalie Vimeux : Bah, en fait c'est une question si ...

Stanislas Nordey : Il y a une époque où François Le Pillouër restait.. les gens qu'il voulait pas accueillir il les accueillait pas. Et ça moi, j'ai toujours aimé ça chez lui parce qu'il dit, il a toujours dit - alors c'est discutable hein : « ça j'aime pas, Françon (Alain Françon metteur en scène, ex – directeur du théâtre de la Colline), j'aime pas ça me fait chier, machin ça me fait chier » tout ça et bon. Et puis y'a un moment donné, y'a pas si longtemps que ça, y'a trois quatre ans, il a fait un très léger glissement, d'ailleurs pas à son profit mais parce que tout d'un coup il s'est dit tiens, y'a tel partenaire avec qui je m'entendais bien qui n'existe plus, je vais me mettre avec le Théâtre de la Ville, par exemple, pour pas le nommer, pour qu'il accueille certains des gens que j'ai en artistes associés, donc il a commencé à accueillir des choses non seulement qu'il ne revendique pas, mais qu'il pourrait trouver même franchement déplaisantes par rapport à sa vision du théâtre.

Nathalie Vimeux : La question c'est : est-ce que tu te sens menacé par ça ?

Stanislas Nordey : Nan mais ce que je trouvais intéressant dans ce... Parce que je l'ai vu le glissement, parce que c'était dans un glissement au début, dans un truc où... Parce que c'est aussi je dis ça, je le dis pas par hasard dans le débat, c'est qu'à un moment donné, y'a ce moment où moi au TGP je me suis posé la question.

Nathalie Vimeux : Ouais, t'as la pression aux fesses

Stanislas Nordey : Je me suis dis, y'avait deux trois projets qui m'arrivaient entre les mains en me disant putain ça, je sais pas comment dire.. c'est facile, c'est bien, ça se fait tiens, j'ai quand même fais zéro classique, si j'en faisais un, ça me donnerait un peu d'oxygène...

Marie-Josée Malis : Moi, je vois à peu près..

Nathalie Vimeux : Nan mais ça c'est pas la même chose, c'est des questions programmatiques, pas de facilité de...

Stanislas Nordey : Eh, c'est pas la même chose, c'est une question si c'est pas exactement la même chose. C'est à dire que c'est le moment où tout d'un coup, tu déplaces...

Nathalie Vimeux : J'ai envie de te dire que..

Stanislas Nordey : Nan mais parce que, c'est aussi.. Je repars du truc de départ : le projet, si on est à la tête de projets...

Marie-Josée Malis : Nous, on est bien concernés par ça...

Stanislas Nordey : ...à quel moment est-ce qu'on le.. Et au TGP j'avais décidé de pas le dévier. Donc je ne l'ai pas dévié. Mais je vois bien que, par exemple, il y a toujours le truc que moi je trouve passionnant de.. C'est Baty, non Dullin qui faisait pleins de créations, et puis dès qu'il était dans la merde, il refaisait *Volpone* qui était son succès et il disait «C'est comme ça que je fais vivre ma baraque.» Et je trouve que ça c'est intéressant ! C'est à dire qu'il arrivait à faire tous les trucs qu'il avait envie de faire parce que quand il était en quasi faillite, il ressortait *Volpone*.

Nathalie Vimeux : Mais c'est deux questions différentes j'ai l'impression.

Stanislas Nordey : Et derrière ça y'a la question de.. Qu'est ce qu'on..

Nathalie Vimeux : La question des échanges et la question du risque de tomber dans, je sais pas comment appeler ça d'ailleurs, une sorte de facilité...

Stanislas Nordey : Moi je la lis parce que en général, y'a des tas de gens qui font des échanges et qui disent pas que ce sont des échanges parce que l'échange est de bonne... Comment dire...

Nathalie Vimeux : Nous on fait des échanges tu vois : Montpellier a accueilli une production de Philippe et on accueille l'année prochaine la production de Rodrigo.

Stanislas Nordey : Mais ça c'est pas un échange ça.

Nathalie Vimeux : Non, c'est un désir artistique.

Stanislas Nordey : Oui mais c'est pas ce que j'appelle échange. Dès que je dis échange c'est quand tout d'un coup on..

Marie-Josée Malis : C'est une concession

Nathalie Vimeux : Oui c'est la question de la concession qui...

Bertrand Salanon (?) : Oui, quand on a une stratégie qui n'est pas artistique

Marie-Josée Malis : Oui, mais je pense que nous.. Enfin je pense que moi je vais avoir la pression au cul. Parce que j'ai pas le réseau international que vous avez, et je pense que dans, si tu veux, dans les risques, les faiblesses qui vont être comptées, Il va y avoir la tentation de se dire « bon, là je ne peux pas compter que sur mes forces, donc quels sont les copains qui peuvent me programmer, et du coup, quelles sont les concessions que je peux faire ? » C'est des questions qui s'examinent.

Bertrand Salanon (?) : C'est des vraies questions

Stanislas Nordey : Bien sûr.

Marie-Josée Malis : Bon, après moi je me connais, et puis vu ce que je fais, ça va être vite vu les risques. Mais je sais que c'est quand même un cas subjectif dans lequel pleins de gens sont. À partir du moment où tu n'es pas tranquille, à partir du moment où tu n'as pas une espèce de détente que te donnerait une assise en terme de tournée tu...

Philippe Quesne : En tous cas si on reprend la question initiale de dire ce qui pourrait être formulé ce sujet il est plus délicat à énoncer comme un cahier des charges ou des choses sur lesquelles on est d'accord. Parce que c'est dur à définir. C'est autant de projets d'échanges qu'il y a de projets artistiques des différents lieux. Tu vois, on est à peu près d'accord, je sais pas comment dire, sur l'échangisme mal placé mais l'échange par affinité tu vois à la limite c'est presque...

Stanislas Nordey : Nan mais l'échange par affinité moi j'appelle pas ça un échange, nan mais justement, on met des artistes en commun qu'on aime.

Nathalie Vimeux : C'est de l'échangisme

Philippe Quesne : Nan mais je pense à un sujet atypique...

Stanislas Nordey : Oui je sais, je sais que c'est pour ça que tu dis ça

Nicolas Roux : Je comprends que ça pose la question, le ministère a fait une étude là-dessus, tu sais dans les tableaux qu'on reçoit des centres dramatiques, ils étudient ça. Et c'est pas aussi prégnant qu'on peut le croire. Je pense que là aussi y'a eu un grand réseau, de trucs, Montpellier justement, Tordjman, Nice, Tours, qu'étaient comme ça, chaque année, alors là c'était systématisé, c'était assez impressionnant comme cas d'école.

Nathalie Vimeux : Nous on a reçu des coups de fils...

Nicolas Roux : Je pense que ça vient aussi d'un renouvellement qu'il y a eu des centres dramatiques, les gens ont tellement soufferts de ça d'ailleurs..

Philippe Quesne : Mais en même temps j'avoue que l'arrivée à Nanterre c'est..

Nicolas Roux : Nan mais la pression elle est normale, elle existe

Philippe Quesne : Nan mais c'était plus qu'une pression c'était comme si c'était normal.

Nicolas Roux : Nan mais elle existe plus comme avant. Moi j'ai vu des directeurs qui te le proposaient de manière assez ouverte quoi

Philippe Quesne : Nan mais j'ai vu des gens que j'aime bien le faire aussi, même Robert, c'était pas juste parce que y'avait une galère. Parce qu'il y a un moment, face à un problème de reconnaissance, il a effectivement passé un deal

Nathalie Vimeux : Ouais moi j'ai pu voir la question des concessions plus généralement

Philippe Quesne : C'est les concessions, ouais c'est ça.

Stanislas Nordey : Moi la question que je pose c'est, est-ce qu'on peut défendre des pistes de réflexion fortes à plusieurs structures, et la question que je mets derrière c'est : qu'est ce qu'on défend en commun artistiquement. C'est là où je veux en venir. Est-ce que à cet endroit là y'a une réflexion à poser ? Pas forcément je veux dire, parce qu'il y a différentes strats, il y a des choses qu'on peut défendre sur des grands principes qui seraient.. Alors moi y'a un truc qui me branche je sais pas si ça vous branche vous mais cette question de la parité sur les plateaux et dans les équipes artistiques aussi parce que je dirige une école, et que dirigeant une école y'a autant de filles que de gars, alors que y'a moins de travail après. Alors poser le fait qu'en fin de saison j'ai autant de femmes sur le plateau et dans les équipes artistiques, c'est une question importante pour moi par exemple. Qui est une question plus transversale. Mais est-ce que sur ces questions transversales, est-ce qu'on peut se reconnaître sur une question transversale mais aussi sur une forme/question artistique. Voilà, c'est ça que je voulais dire.

Nicolas Roux : Moi je trouve que l'idée de regarder en dehors des productions des directeurs, de regarder les artistes associés aux projets, en tous cas des affinités, même si c'est pas des artistes associés, des proches aux projets, c'est une question assez forte. Si demain on disait il y a ces structures là qui décident qu'on va être attentifs à nos projets périphériques, c'est assez..

Stanislas Nordey : Tu vois, j'avais dit un truc tout con à Marie-Josée, on l'a fait

Marie-Josée Malis : On l'a fait

Stanislas Nordey : J'avais dit au moins par exemple, je cherchais des trucs simples. J'avais dit que nos artistes associés auraient nos portables directs, qui passent pas par les secrétaires, tu sais le truc tout con de sortir des processus d'humiliations successives, tu vois, de machins qu'on connaît tous. J'avais posé des questions comme ça.

Nicolas Roux : Ça c'est un acte que je trouve.. ça dit quelque chose en tout cas. Et puis ça affirme une ligne artistique

Marie-Josée Malis : Moi j'avoue, si tu veux, tes artistes associés sont plus organisés que les miens je crois

Stanislas Nordey : Les tiens ils m'ont pas appelé

Marie-Josée Malis : Mais du coup moi j'ai des super relations avec les filles, parce qu'on a joué aussi au TNS, elles sont venues, on a établi un dialogue que moi je trouve hyper agréable. Et qui est plus du tout en effet sous la tension de « tu me programmes, tu me programmes pas », y'a une espèce de grande libéralité du dialogue en fait. Intelligence du dialogue pardon.

Nathalie Vimeux : Quand tu dis avec les filles..?

Marie-Josée Malis : Donc voilà, c'était sous ce sceau là si tu veux : bon voilà, Stan m'a filé ton numéro, est-ce qu'on peut se voir ? Et étrangement ça a créé une capacité de dialogues, enfin tu vois, d'échanges assez belle.

Stanislas Nordey : On s'était dit aussi, enfin j'espère qu'on va réussir à le faire l'année prochaine, comme je vais créer un comité de lecture, j'avais dit à Marie Josée, tiens si tu fais partie de mon comité de lecture, ça va être une structure où on est tout le temps ensemble sur un truc... C'est comment aussi est-ce qu'il peut

y avoir des liens réguliers à des endroits qui ne sont pas seulement les endroits de la programmation. Ça aussi je pense que c'est important.

Philippe Quesne : Mais, t'as raison et ça aussi on l'a cité comme un exemple : le mettre au même niveau qu'un échange d'un produit artistique. Une école qui se ballade dans un théâtre comme ça à 25, ça a une valeur... Et pour la vie d'un théâtre, et pour eux, autant que d'accueillir un de vos artistes associés. Après y'avait aussi une réflexion qui avait été malheureusement inachevée (...) On avait essayé de le labelliser au lieu de faire semblant de faire le festival de l'Émergence... C'est pas pour les sucrer, à la limite première y'avait une curatrice nommée pour s'en occuper.

Stanislas Nordey : Nan mais...

Philippe Quesne : Nan mais attends, je prends l'exemple du lien 104, Rond Point, Colline, Télérama, parce que même eux le reconnaissent que c'est foireux. On sait qu'il va être recruté sur ce truc. C'est pas la peine de faire croire aux compagnies qu'on candidate, qu'on envoie un pdf, qu'on dépense de l'argent en photocopie. C'est comment gérer le flot de dossiers... Trois lieux pourraient très bien décider d'avouer leur échangisme autour de projets en négociant, qui seraient même des discussions.. Tu vois labelliser un artiste...

Nathalie Vimeux : Mais ça c'est des collaborations.

Philippe Quesne : Oui, mais peut-être que la collaboration dite émergente en disant que trois lieux qui se structurent, on a pensé ça avec Jeanneteau (Daniel Jeanneteau, directeur du théâtre de Gennevilliers) quand il avait fait son travail de plate-forme intermédiaire pour Grégoire S., on en a parlé sérieusement : tu vois ça pourrait être un micro label dans certains lieux que ça intéresse de dire : on aide cette compagnie, on sait que c'est du durable, qu'on s'engage sur un réseau européen comme APA.... Sur trois années minimum, pour dire aussi qu'on est pas... Trois coproducteurs de base sur un projet mais on prend le risque sur trois années. C'est des choses qui sont dures à mener en tous cas... Bon. C'est à la fois des discussions, d'échanges constructifs, préoccupations qu'une équipe ait les moyens de, et puis parfois j'imagine que ça peut rencontrer les mêmes sphères. On a pas mal discuté l'autre jour avec Laurent Berger, ça recoupait déjà presque des gens auxquels vous pensiez et je me disais c'est bête mais cet artiste en question, cette compagnie se verrait hériter d'un micro label que nous on décide, pas le ministère. Nous, on a des lieux, on fait. Je sais pas si ça aide en développement quelqu'un, tu vois y'a une sorte de.. Je sais pas si je suis clair. Parce que nous on s'est pas mis dans le projet effectivement, on a parlé d'associations d'artistes sur la géométrie, on a pas cette régularité....

Nathalie Vimeux : Bah c'est ce que vous aviez dit.

Philippe Quesne : Oui, mais ça c'est une partie de la chose, après être vigilant à des gens beaucoup plus fragiles, moi je crois qu'on les use à les faire candidater à des trucs d'émergence, ça me.. Ca m'attriste un peu quoi.

Stanislas Nordey : Je peux comprendre cette vision d'extérieur, mais c'est pas exactement ça non plus. Sur ce festival, il y a vraiment des projets, celui qu'on a fait par exemple, le spectacle de Laurent Bazin, jamais ce spectacle serait entré dans les circuits traditionnels, jamais.. Peut-être plus celui de cette année mais parce que... Nan mais je peux comprendre, les précédents, présentés à l'Odéon, je suis d'accord.

(...)

Stanislas Nordey : Est-ce que la piste, et peut-être pas la seule, moi la piste que je proposais d'une série de textes. Qu'on se mette en cheville, je sais pas, je dis pas que c'est la seule chose qu'il faut faire, mais je trouve que ça, ça pourrait être une chose intéressante parce qu'il me semble qu'il n'y a pas de force plus forte d'impact que de produire de la pensée, en tous cas, d'abord parce que peu ou prou si on le fait, l'ensemble de la communauté théâtrale le lira, pour chier dessus, pour dire que c'est formidable mais je veux dire, ça crée débats, ça crée question. Tu vois ça, ça peut me paraître être un premier objectif. Après

j'ai l'impression qu'il faut, dans le genre, mais peut-être que c'est prélude à quelque chose comme ça, ça implique qu'on se voit un tout petit peu régulièrement pour poser les questions, bon là on a posé 83 questions, mais peut-être qu'après en poser une et une, je sais pas...

Marie-Josée Malis : Ouais, on peut faire déjà, on peut synthétiser, faire un état des questions évidentes.

Stanislas Nordey : Toi t'as fait une sublime prise de note là ?

Marie-Josée Malis : Moi j'ai enregistré...

Stanislas Nordey : Super organisée !

Marie Josée Malis : Oui j'ai enregistré comme ça je retranscris et je vous envoie la retranscription intégrale

Stanislas Nordey : Après y'a la question du temps, par exemple moi je suis arrivé à te voir toi en début d'année, nous on doit se voir mais on est pas arrivé encore.. C'est une vraie question, la question du temps...

Nathalie Vimeux : Oui, c'est juste une histoire de discipline et de temps.

Marie-Josée Malis : Mais c'est super en même temps de se le donner le temps.

Stanislas Nordey : Nan mais on pourrait se dire je sais pas quoi, on sort un truc tous les deux mois

Marie-Josée Malis : Oui, voilà

Nathalie Vimeux : Oui, de toute façon on sortira pas un truc tous les mois c'est super ambitieux !

Stanislas Nordey : Ce que je trouve intéressant c'est de se fixer, parce que si on se fixe pas d'objectifs à chaque fois on fait rien.

Nicolas Roux : Tous les jours, pendant le festival d'Avignon, tous les jours qu'on sorte un texte, on a trois mois pour préparer le truc, trois mois.

Stanislas / Philippe : Pourquoi pas.. Mais trois mois c'est court.

Nicolas Roux : Oui mais si chacun prend en charge une partie ?

Stanislas Nordey : Il faudrait qu'on soit chacun huit questions, on pourrait en prendre en charge deux chacun sur un brouillon qui est relu par les autres, je sais pas si... J'en sais rien ? Est-ce que dans ce qu'on s'est dit il peut y avoir huit choses, huit traces fortes, ou huit angles ? Ou c'est trop ?

Nathalie Vimeux : Bah faudrait déjà qu'on ...

Philippe Quesne : Bah y'a déjà des chapitres

Stanislas Nordey : Il me semble qu'on a déjà 5 ou 6 questions..

Philippe Quesne : Y'a le constat où en sont les institutions, ça c'est peut-être un chapitre quand tu dis : comment on prend les clefs, parce que ça déjà c'est un thème. Ce dont on hérite. Dans ce dont on hérite on a parlé des nominations.

Stanislas Nordey : Est-ce que notre place et notre fonction c'est de reprendre la charge notariale, ou de réinventer, finalement, c'est ça que je trouve... Moi ce que je dis toujours c'est que la naissance des centres dramatiques c'est des pionniers. Des gens qui ont inventé la naissance. Et après depuis, la question des

pionniers a disparue. C'est la question que je me suis posée en arrivant, je reprends un lieu si c'est pour faire un geste de pionnier parce que prendre un lieu juste pour hein.. Je suis plus tranquille à faire mes spectacles en dehors, je m'en fous quoi.

Nathalie Vimeux : Y'avait la question du théâtre populaire

Stanislas Norey : Question du théâtre populaire qui passe par les classiques

Philippe Quesne : Attends, à vrai dire, Stan, là c'est des cas de figures de gens qui viennent d'en prendre, ça voudrait dire : voilà, on les a pris, mais voilà déjà ce qu'on se dit sur... Enfin ou en tous cas voilà déjà par exemple toi t'avais pensé que quatre ans c'est quatre ans et pas douze ans. Je pense que ça nous relie. Je pense que c'est déjà un bon thème de dire, voilà on les as pris mais on a compris aussi que c'est ça les mandats, on sait qu'on les as pris avec les clefs mais on avait pas de place pour mettre les collaborateurs. Ça, ça intéresse pas le grand public.

Nathalie Vimeux : Ça dépend à qui on l'adresse

Stanislas Nordey : Après moi je pense qu'il faut les adresser à la communauté théâtrale ces textes là.. Enfin peut-être je me gourde

Marie-Josée Malis : Non je pense aussi

- *Bah si on achète tous les spectacles de Nicolas Truong, on se paye neuf pages dans Le Monde*
- *(Rires)*
- *Un texte de Fillipetti monté euh..*
- *Maintenant faut monter du Fleur Pélerin*
- *Des tweets lus par ..*
- *On peut tous décider de monter du Fleur Pélerin la même année en même temps*

Stanislas Nordey : Moi je pense la question de la composition sociale des spectacles et des plateaux de théâtre, c'est une vraie question à poser.

Nicolas Roux : La permanence artistique c'est une vraie question aussi

Stanislas Nordey : Ah on a parlé du rapport entre permanents et ...

Nathalie Vimeux : De la permanence et de la non..

Stanislas Nordey : Qui est dans les théâtres et qui n'y est pas, et je sais pas quoi

Marie-Josée Malis : Oui, la précarité

Nathalie Vimeux : Tu pourras nous renvoyer ton texte Syndéac qui avait été ..

Stanislas Nordey : Ah celui là, j'ai du le garder, j'ai du le mettre.. Il était tout con, il était pas passionnant et on aurait tous pu l'écrire, il était, ça s'appelait «Nous ne sommes rien sans les artistes». Je regarde si je le retrouve quelque part.

Philippe Quesne : J'aime beaucoup l'exemple du gène par rapport à ce que veut dire l'implication précaire et...

Stanislas Nordey : Bah ça il est dans le sujet permanent

Philippe Quesne : Aussi qui touche aux deux sujets : conscience du ministère et aussi conscience de gens dans les équipes.

Stanislas Nordey : Une autre question qui est importante c'est la question : est-ce que le théâtre public est un lieu d'invention et de laboratoire pour les artistes ou de, je sais pas comment on dit, d'entretien de la conscience culturelle de tout le monde, vous voyez ce que je veux dire.. C'est à dire, est-ce que.. Ça revient à dire quelle est la place de l'artiste dans ces lieux là, est-ce qu'on demande à l'artiste d'être artiste ou d'être producteur...

Marie-Josée Malis : ... d'œuvres fédératrices

Stanislas Nordey : Oui d'œuvres fédératrices. Et avec la question du remplissage de salles là dessus, alors il faudrait un texte suffisamment intelligent pour pas qu'après on se dise « ah ouais, on voit le truc, c'est parce qu'ils ont du public etc... » Mais toute cette question..

Marie-Josée Malis : Mais ça rejoint ce qu'on disait sur Vilar aussi, c'est là dessus qu'on va renouveler les catégories. C'est dans l'idée, on veut être libre de ne jamais remplir les salles.

Stanislas Nordey : Et aussi répondre dans l'autre sens en disant, c'est les grandes œuvres d'art qui font venir beaucoup de public, et pas justement...

Marie-Josée Malis : Exactement exactement, c'est toujours ce qui est in-anticipé, nouveau...

Stanislas Nordey : Et puis dire, citer Beckett, dire qu'il y avait trois personnes au début et que c'est le plus grand machin du siècle je sais pas quoi, des exemples habituels.

Marie-Josée Malis : Vous voulez qu'on travaille sur la question de ces catégories là, de médiation culturelle ?

Nathalie Vimeux : Oui c'est exactement ce que j'allais dire

Nicolas Roux : La redéfinition de la décentralisation culturelle et..

Stanislas Nordey : Bah la question de la décentralisation, parce que finalement,

Philippe Quesne ? : Mais tu veux dire quoi par décentralisation culturelle ?

Stanislas Nordey : Bah par exemple aujourd'hui, en région, dans la plupart des grandes villes, t'as un public qui vient, qui vient en masse, et on s'est un peu arrêté. Tu vois à Rennes par exemple, les salles sont pleines, donc la question d'aller chercher d'autres publics et d'élargir, on se la pose plus ... C'est de ça dont vous parlez ou pas du tout ?

Marie-Josée Malis : À mon sens, si tu veux on en parlait par la négative, nos équipes et les tutelles ont une conception complètement conservatrice de la médiation culturelle, où il s'agit en effet de s'adresser à un public déjà constitué. Et que du coup les moyens de l'élargissement et du rayonnement du public, on les pose pas.

Stanislas Nordey : Par exemple la question de sortir des théâtres, je sais pas si elle peut être là-dedans ? Voilà, à Saint-Denis on s'était dit que si on restait un mandat de plus on aurait fait le deuxième mandat complètement hors les murs. On s'était dit que c'était ça qui permettait de parachever le premier gros travail qu'on avait fait, donc avec des tas de spectacles mobiles, installés partout et tout ça. Qui pose aussi la question des spectacles mobiles, c'est ce que tu disais sur la question des formes tout à l'heure. Je trouve aussi que c'est super important de... Comment je vais dire ça... Quand j'étais arrivé à Saint-Denis, j'avais proposé à Chéreau, à Brook, à Jean-Pierre (Vincent) et à je ne sais plus qui, de venir faire un spectacle au Terrier. Je m'étais dit, c'est formidable de faire bouger les formats. C'est à dire que tout d'un coup, t'es plus

là. Bon, ils avaient tous refusés. Par exemple moi j'ai toujours fait gaffe dans ma pratique de faire des trucs, de passer de l'Opéra Bastille à Théâtre ouvert à un spectacle itinérant dans les banlieues tout ça parce que réinterroger en tant qu'artiste les endroits et les moyens avec lesquels tu fais, ça créé aussi autre chose dans le rapport aux différents publics. Si demain Bondy fait un spectacle à installer partout à partir d'un texte de je sais pas, Rodrigo avec Isabelle Huppert qui se ballade, à Grigny, à Stains etc... Il fait changer l'histoire du théâtre.

Rires

Stanislas Nordey : Nan mais je trouve ça intéressant de le poser, nous.

Nathalie Vimeux : On devrait lui en parler

Stanislas Nordey : Oui, mais nous on l'avait fait autrement à Saint-Denis, les acteurs de mes grands plateaux, c'était Valérie (?), c'étaient eux qui allaient.. On ne sous-traitait pas

Marie-Josée Malis : Y'avait pas de sous-traitance.

Stanislas Nordey : Notamment les directeurs aussi, c'était moi directeur qui allait mettre en scène..

Marie Josée Malis : De même que sur la question de la médiation artistique, j'imagine que vous n'avez pas la même conception qu'ont les tutelles pour qui il s'agit de faire faire des « ateliers lien social » aux amateurs ou je sais pas quoi enfin tout un tas de conneries dans lesquelles on est pris en ville, en banlieue, en région et tout. Et que nous on a pas du tout envie de décliner comme ça. C'est pas comme ça que ça se passe.

- FIN